

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 15 Décembre 1862.

No. 24

SOMMAIRE. — Chronique de la Quinzaine. — Erratum. — XVIIIe Etude Littéraire: Chateaubriand et les critiques, par M. L. de Loménie, (fin). — Lecture prononcée devant l'Union Catholique, par M. J. A. N. Provancher, étudiant en droit. — Un peu de tout. — Table des matières.

### CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 17 Décembre 1862.

Aux dernières nouvelles, la question grecque continuait d'occuper les esprits en Europe. Pas moins de treize prétendants sont sur les rangs pour briguer les suffrages des sujets révoltés de ce pauvre roi Othon. L'Angleterre veut y placer le Prince Alfred et faire de la Grèce un comptoir pour son marché et une station régulière pour

ses escadres; le protectorat des Iles Ioniennes se changerait définitivement en souveraineté. La Russie offre le Prince de Leuchtenberg; l'Allemagne, la Bavière, la famille royale de Belgique, chaque nation propose le sien.

Il paraît que la profession de prince est aussi encombrée en Europe que le sont ici les autres professions libérales.

Quoiqu'il en soit, quelques journaux européens font remarquer, avec beaucoup de raison, que la révolution grecque vient à son tour justifier la politique du Cardinal Antonelli. Le royaume de Grèce et la royauté d'Othon étaient garantis par trois puissances: l'Angleterre, la France et la Russie.

A quoi a servi cette garantie ?

Il a suffi d'une émeute pour chasser Othon de son royaume, et voici que les trois grandes puissances s'empressent de déclarer que ce que les Grecs ont fait est bien fait, et surtout qu'Othon ne doit pas songer à remonter sur le trône : le tout en vertu du principe de non-intervention.

La question se réduit donc à ceci : l'Europe garantit, et quand la chose garantie est perdue, l'Europe déclare qu'elle n'interviendra pas. En deux mots : l'Europe garantit qu'elle ne garantit rien.

Voilà à peu près ce qu'on offrait au St. Siège. et l'on s'étonne que le Saint Père n'accepte pas ce moyen de conciliation !

La détresse des ouvriers du Lancashire, qui a soulevé du côté de ce continent les plus vives sympathies, commence à préoccuper sérieusement le gouvernement anglais.

Cet industriel comté, où se trouvent les villes de Lancastre, de Manchester, de Liverpool, de Preston, etc., et qui compte plus d'un million et demi d'habitants, était, avant la crise américaine, le plus riche peut-être de toute l'Angleterre ; il y règne actuellement une misère extrême, qui donne les plus vives inquiétudes pour l'hiver. Le manque de coton, c'est la famine pour près d'un million d'êtres humains, et la charité privée, malgré l'activité déployée par quelques comités de secours, malgré la générosité de quelques riches propriétaires, se trouve impuissante à remédier au mal, qu'on a eu le tort de laisser grandir. C'est là l'écueil de toute industrie poussée à l'excès : des millions d'existences dépendent ainsi d'une mauvaise récolte ou d'une guerre inattendue.

La statistique a étudié la question, et elle est arrivée à d'assez curieux résultats. On a calculé que la somme des salaires gagnés annuellement par les ouvriers du Lancashire s'élevait au chiffre de 35 millions de dollars. D'après les secours délivrés jusqu'ici chaque semaine par la bienfaisance publique et privée, la somme annuelle donnée pour parer à la détresse serait de 3 millions seulement. Reste donc un déficit de 32 millions. Cette différence donne une idée de la misère qui doit sévir dans le comté de Lancastre. On peut s'étonner d'ailleurs que la charité privée n'ait pas produit davantage, car les chefs d'in-

dustrie, qui, réunis, distribuaient 35 millions de salaires par an, devaient, depuis plusieurs années, avoir fait d'assez beaux bénéfices pour élever au moins le chiffre de leur générosité jusqu'à une dizaine de millions de piastres. Il paraît aussi que, jusqu'à présent, ils ont peu souffert eux-mêmes de la crise, car ils ont continué de vendre et se sont débarrassés de leur excédant de production, tandis qu'ils avaient moins de salaires à payer et qu'ils n'achetaient plus de matière première. Le fait est que, à part quelques honorables exceptions, ils n'ont versé que des sommes insignifiantes pour adoucir les souffrances de leurs ouvriers, et la presse anglaise a fait entendre de très vives plaintes à ce sujet. Il faut supposer, à leur décharge, qu'ils se sont réservés pour l'hiver ; mais, quelle que doive être leur générosité future, on peut compter sur un déficit d'une vingtaine de millions. D'où l'on conclut que l'intervention de l'Etat sera nécessaire. Il y a là une nécessité affligeante pour les anglais, qui n'aiment pas cette intervention ; ils devront pourtant s'y résoudre, puisque les efforts individuels sont impuissants. La détresse du Lancashire, jointe à la misère générale de tous les centres industriels et de Londres même, exigera, dit-on, des sacrifices plus considérables que ceux qui ont été faits, il y a quelques années, pour l'Irlande.

Il résulte encore des études des statisticiens que, pendant les six premiers mois de 1862, dans le Lancashire, le nombre des naissances, loin de diminuer, présente une légère augmentation, tandis que celui des décès offre une diminution marquée sur les années précédentes ; le chiffre des mariages a présenté une légère décroissance. Ces résultats singuliers s'expliquent. On comprend tout de suite la décroissance dans le chiffre des mariages : il est clair que la misère en est la cause. Quant à l'accroissement du nombre des naissances, il doit être attribué à ce qu'on pourrait appeler "la fécondité de la faim," quand la faim n'est pas poussé trop loin ; on sait que les familles les plus fécondes sont, en général, celles qui vivent plus durement. Enfin, la diminution du chiffre des décès s'explique par les meilleures conditions hygiéniques dans lesquelles se sont trouvés les ouvriers, hommes, femmes et enfants, qui ont pu respirer un air plus pur, au lieu d'être renfermés dans ces ateliers insalubres qui mul-

tiplient tellement les causes de maladie et de mort. Cette remarque n'est certainement pas à l'avantage de l'industrie, dans les conditions du moins où elle s'exerce, mais elle paraît juste.

Cependant, cette amélioration momentanée des conditions hygiéniques va disparaître avec les premiers froids et avec les intempéries de l'hiver. Alors la détresse se fera sentir dans toute son horreur : l'absence d'une nourriture substantielle, la privation de vêtements chauds, le manque de feu, multiplieront les souffrances, les maladies et les décès. C'est à ce mal qu'il s'agit de parer : nous comprenons les efforts que fait en ce moment la charité individuelle, les inquiétudes du Gouvernement et nous appelons bien cordialement les sympathies des catholiques sur la déplorable situation des ouvriers d'Angleterre. L'aumône, dans ces circonstances sera encore un apostolat doublement profitable aux corps et aux âmes, ce sera une guerre d'un autre genre, et dans laquelle un pays ne doit pas plus se laisser vaincre que l'autre.

La question mexicaine approche de plus en plus de sa solution. A mesure que les armées françaises convergent vers Mexico, le Général Forez détermine des mouvements et des manifestations sympathiques dans les villes qui n'ont rien à craindre du gouvernement terroriste de Juarez, et prépare ainsi la voie à des arrangements futurs dans lesquels la France aurait tort de s'oublier. Croire que l'Empereur va dépenser ses soldats et ses millions pour le simple goût de faire la police en Amérique serait par trop naïf. Nul doute que la cause de la civilisation, question solidaire pour tous les pouvoirs, va remporter un triomphe au moyen des armes françaises dans le beau et malheureux Mexique : et qui sait si l'ordre rétabli là n'aurait pas pour effet de ramener le calme au sein de cette multitude de petites républiques de l'Equateur tant bouleversée par les révolutions depuis 40 ans ?

Mais la France saura maintenir ce qu'elle aura établi, et elle en prendra les moyens.

La guerre intestine chez nos voisins n'est pas près de finir. Le 12 Décembre courant, il paraît que le Nord aurait eu le dessous dans un combat où les pertes auraient été immenses des deux côtés. C'est dans les phases de cette guerre épouvantable que l'on devrait étudier les questions de volontarisme et de mi-

lice, en fait de défense nationale et d'art militaire. Le manque de généraux et de connaissances spéciales chez la plupart des officiers des deux armées, mais surtout du côté du Nord, ont été la cause de boucheries effroyables. Ces pauvres volontaires ont été entre les mains de leurs officiers intronisés d'hier de la chair à canon et rien de plus. Conduits et ménagés par des chefs habiles, il y a longtemps que les cent mille hommes des deux armées en auraient fini avec cette guerre et qu'une bataille décisive aurait tout fait rentrer dans l'ordre.

Nous ne donnons pas de musique aujourd'hui : la table des matières de l'année en prend la place.

On trouvera la fin de la critique de M. de Loménie plus loin ; nous n'avons pas hésité à rendre cette livraison plus sérieuse qu'à l'ordinaire, pour avoir dorénavant tout notre espace à donner aux lectures et essais. Déjà nous publions aujourd'hui un bon travail philosophique de M. J. N. A. Provancher ; et nous avons en portefeuille trois autres lectures prononcées devant diverses institutions littéraires de la ville. Les lecteurs de l'*Echo* peuvent s'attendre pour cet hiver à une abondante moisson de ces fruits de saines études et de littérature indigène.

Nous commencerons prochainement la publication d'un feuilleton maritime tout à fait inédit et très-attachant, dû à la plume d'Ernest Capendu.

Faute de place, nous sommes obligé de remettre un compte-rendu d'une petite fête de la Congrégation allemande de Montréal.

La présente livraison achève le volume de l'*Echo* de 1862 qui compte 575 pages de lecture, 23 morceaux de musique choisie, plusieurs travaux littéraires, philosophiques et économiques de la première importance, quelques rébus qu'il ne nous a pas été possible de continuer, l'histoire littéraire de l'année, une revue succincte des principaux événements d'Europe et d'Amérique, etc., etc.

Le public s'est montré en apparence satisfait de nos efforts ; notre liste d'abonnés s'est accrue sensiblement, et n'eussent été les personnes qui attendent toujours douze mois après de payer leur journal de l'année courante, nous serions en état de tenir des promesses faites

dans le temps sous condition. Malheureusement, le nombre est encore très-grand des abonnés retardataires; et ce n'est qu'à des secours généreux donnés soit directement soit indirectement que nous devons de continuer la publication du seul journal littéraire de Montréal.

Nous tâcherons donc de faire tout notre possible pour rendre l'*Echo* de plus en plus intéressant comme recueil de littérature nationale et de lectures pour les familles. Seulement, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que tant d'abonnés instruits, que tant d'hommes d'affaires considèrent le paiement d'un abonnement comme la dernière dette à solder.

On aura beau parler de littérature nationale: tant que la déplorable erreur ci-dessus régnera parmi les canadiens, le journalisme végètera dans une existence dépendante, précaire et souvent misérable, et nos poètes, nos littérateurs, nos historiens, nos publicistes se garderont bien de se livrer à des études, et à des travaux qui ne leur rapporteraient pour profit certain que des dettes, des déboires et la persécution victorieuse des envieux, et des pieds plats de la plume.

Le meilleur moyen d'encourager la littérature et les beaux arts, c'est de les payer: c'est un refrain que nous voudrions pouvoir populariser autant que celui de "Vive la Canadienne!" Du moment où l'on cessera de regarder le journal littéraire et la littérature comme un luxe, alors seulement nous pourrons espérer voir le goût de la lecture se répandre rapidement et produire partout des résultats de progrès et de force sociale.

Voilà la vérité: il est bon que quelqu'un la dise.

Le nombre actuel des membres de la Compagnie de Jésus est de 7,231.

Ils sont répartis ainsi qu'il suit:

Provinces autrichiennes.....	349
Iles britanniques.....	265
Belgique.....	542
France.....	2,203
Gallicie.....	136
Provinces allemandes.....	561
Irlande.....	126
Espagne.....	742
Maryland (Amérique).....	246
Mexique.....	19

Missouri.....	403
Napolitain.....	206
Hollande.....	201
Rome et patrimoine de Saint-Pierre.....	462
Sicile.....	267
Turins et environs.....	277
Vénétie.....	226

Total..... 7,231

L'*Armonia*, qui publie cette statistique, fait observer qu'en 1848, la Compagnie de Jésus ne comptait que 5,000 membres environ: les Jésuites, ajoute ce journal, peuvent dire comme les anciens chrétiens: *Plures afficiuntur quoties metimur.*

ERRATA.

Morceau de musique de la livraison du premier de décembre, faire les corrections suivantes:—Aux mots: *Je l'entends, il nous appelle tous*, sous le mot: *il*, dans l'accompagnement, le *la* grave de la basse ne doit pas se résoudre immédiatement sur le *si*; il faut: *la, do dièze, si*. Dans la partie de basse, sous le mot: *nous*, (même phrase,) la note *si* doit être écrite une octave plus bas.

XVIII.

ETUDE LITTÉRAIRE.

CHATEAUBRIAND ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

IV.

Qui se douterait, à la lecture de cette page, que M. Nisard, loin d'avoir éprouvé comme il le croit aujourd'hui un profond chagrin en recevant de M. de Chateaubriand une communication anticipée de son ouvrage posthume, a ressenti au contraire une joie si vive que cette joie s'est traduite par l'éloge le plus flamboyant peut-être qui ait jamais été écrit, non-seulement du génie littéraire, mais du caractère politique de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

Il est évident que M. Nisard ne se souvient plus du tout que les impressions dont il nous parle en 1861, il

les a racontées déjà une fois au public en 1834, dans un moment où elles étaient toutes fraîches, et où il les raconte avec de telles protestations de sincérité, que nous lui ferions, ce nous semble, une grave injure si nous mettions cette sincérité en doute. Il faut donc opposer à sa rigueur actuelle quelques témoignages de son ancien enthousiasme, non pas seulement pour lui reprocher de l'avoir trop oublié, mais parce que l'équité exige qu'avant d'apprécier les défauts de Chateaubriand on tienne compte des influences adulatrices, qui ont concouru à les développer de plus en plus pendant sa vieillesse et à les rendre si saillantes dans les *Mémoires*.

Comment l'illustre vieillard aurait-il résisté à la tentation de se surfaire, quand il voyait, en 1834, un écrivain très-indépendant, et même un peu farouche à l'égard des puissants de la terre (c'est sous cet aspect qu'a débuté M. Nisard), ambitionner l'honneur d'écrire la préface d'un recueil d'articles consacrés à la glorification de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, et dépasser en enthousiasme tous ses collaborateurs.

« Ce livre-ci écrivait en 1834, M. Nisard, est un hommage de tous les partis à l'homme que tous les partis honorent, ceux-même que leurs peurs obligent à le craindre, ou que leurs intérêts forcent de le diminuer. C'est que cet homme a toujours aimé l'honneur par-dessus toute chose; c'est que, dans ce siècle où l'amour de l'argent est l'objet d'un culte légal, et a un temple, le seul où vont les hommes, il a toujours, au moindre embarras, au moindre risque pour son honneur, fait comme Bias pour sa vie, c'est-à-dire jeté ses richesses à la mer; c'est que ses sentiments ont toujours fait respecter ses idées; c'est qu'il ne tient aux partis les plus opposés que par des liens nobles: à l'un par le devoir, à l'autre par la liberté, à celui-ci par le respect envers le malheur, à celui-là par la foi dans l'avenir.

Après avoir dit de ce même recueil d'éloges, *il sera beau d'y avoir mis son nom*, M. Nisard racontait que, n'ayant point assisté aux lectures de l'Abbaye-aux-Bois, il avait, dit-il, osé demander à M. de Chateaubriand la grâce de le recevoir quelques heures chez lui, et de lui communiquer son manuscrit. L'auteur des *Mémoires* y avait consenti: « Au jour fixé (je pourrais dire ce jour), j'allai rue d'Enfer, le cœur me battait, je suis encore assez jeune et assez candide pour sentir des mouvements intérieurs à l'approche d'une telle joie.

M. de Chateaubriand lui ayant laissé lire le voyage à Prague, en lui disant: *On ne montre cela qu'aux hommes comme vous*. « Je mets quelque vanité, nous disait alors M. Nisard, à rappeler ces détails, bien que je tiennne à ce qu'on sache bien que j'ai été encore plus heureux que vain d'une telle faveur; mais c'est peut-être le meilleur prix que j'aie reçu encore de quelques habitudes de dignité littéraire, et à ce titre il doit m'être permis de m'en enorgueillir. »

Le docte écrivain s'attachait ensuite à prouver, non-seulement que tout était beau dans les *Mémoires d'outre-tombe*, même les sommaires des chapitres; « que les pages écrites d'hier n'avaient pas à craindre la comparaison avec leurs aînés, que M. de Chateaubriand n'en était encore qu'à son midi; » mais il ajoutait:

« S'il m'était permis de montrer une préférence, mes pages de prédilection seraient peut-être dans la dernière partie des *Mémoires*. Là, les qualités fortes de M. de Chateaubriand me semblent s'être affermies; l'imagination n'y est plus que la poésie de la raison... Cette pré-

férence d'ailleurs porterait moins sur l'ensemble que sur certaines parties; car, pour l'ensemble, il faudrait plus que de la subtilité pour remarquer des différences entre les volumes qui datent de 1811 et ceux qui datent des trois dernières années. Lisez *Cinthe* après la *Sylphide*, c'est la même jeunesse et la même poésie; poésie abondante et ferme, pour le dire en passant, poésie sans chevilles, où il ne faut pas payer une beauté par un centon, ni une pensée par un lieu commun. Lisez la *Description de Venise* et les *Rêveries au Lido*: *Atala* et *Réné* n'ont ni plus de magnificence, ni plus de mélancolie. C'est toujours la même âme qui sent, c'est toujours la même main qui écrit; seulement, dans la dernière partie, un fruit amer des années qui s'en vont, l'ironie, et une faculté née des longs désenchantements, la plaisanterie comique, répandent ça et là des détails singulièrement gais sur un fond de tristesse infinie: c'est une corde de plus à l'instrument du grand artiste.

On pourrait supposer que M. Nisard en louant la forme faisait ses réserves sur le fond, et se sentait déjà choqué des injustices qui le frappent aujourd'hui, et qui sont surtout visibles dans la dernière partie de l'ouvrage. Point du tout: « Qui ne sait à merveille, disait-il, qu'on trouvera dans les *Mémoires d'outre-tombe* la vérité pour tout le monde, douce pour ceux qui ont beaucoup perdu et beaucoup souffert, dure pour les médiocrités importantes, qui se disputent les ministères et les ambassades auprès d'une royauté qui ne peut plus même donner de croix d'honneur! » Nous avons eu un instant ressaisir dans ce travail primitif, sous les ménagements polis qu'on doit à un vivant, une nuance importante du travail postérieur de M. Nisard, celle qui a trait à l'impuissance politique de M. de Chateaubriand, et nous nous préparions à rendre hommage à la persistance du critique sur ce point, lorsqu'en relisant le passage primitif nous avons été frappé au contraire du singulier contraste qu'il présentait avec le récent jugement que nous venons de citer:

« M. de Chateaubriand, nous disait M. Nisard en 1834, est avant tout homme de lettres: il a pu être imposé aux gouvernements par sa gloire, il a été *inévitabile par ses talents supérieurs*, mais impossible par sa loyauté et par cette hauteur de cœur que les gens médiocres appellent de l'orgueil, parce qu'elle n'est pas faite pour transiger avec leurs tripotages. »

Voici enfin l'original ancien de ce récent tableau, où M. Nisard se peint aujourd'hui lisant avec un profond chagrin une œuvre de vieillard à laquelle manquait la gravité.

« Quand j'eus le précieux manuscrit, je m'accoudai sur la table, et me mis à la lecture avec une avidité recueillie, détournant de temps en temps la tête vers le secrétaire de M. de Chateaubriand, et lui montrant par mes yeux quel charme j'y trouvais; quelquefois, à la fin des chapitres, regardant par-dessus mes feuilles l'illustre écrivain appliqué à son minutieux travail de révision, effaçant, puis, après quelque incertitude, écrivant avec lenteur une phrase en surcharge et l'effaçant à moitié écrite. J'entendais le bruit de sa plume exarant le papier: j'assistais aux hésitations de son goût; je voyais l'imagination et le sens aux prises... Il me semblait voir l'image qui avait apparu intérieurement à l'écrivain nette et colorée, arriver obscurcie et ternie dans l'expression, et lui, essayant divers moules et les brisant jusqu'à ce qu'il eût trouvé le meilleur... Je suis



“ On doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité. ” Cette maxime que, d'ailleurs, nous ne contestons pas, n'a rien à faire ici, car ce ne sont pas des *égards* qu'on a eus pour le vivant, c'est une sorte de vénération enthousiaste qu'on a professée pour son caractère, et maintenant on parle du mort avec un ton qui n'a même plus l'accent de l'estime. Quoi qu'on en puisse dire, ce n'est pas là un phénomène naturel.

Prétendrait-on, pour expliquer le phénomène, que la lecture d'un ouvrage imprimé, dont on ne connaissait que des fragments manuscrits, a suffi pour dessiller nos yeux et transformer l'objet de notre vénération en un impuissant envieux ou en un churlatan égoïste ? Il faudrait au moins le dire, et surtout le prouver, mais on ne le dit même pas, car on tient encore plus à ne pas compromettre sa réputation de sagacité qu'à justifier son changement. On aime mieux dire avec une parfaite tranquillité qu'on a toujours trouvé déplorable, moralement et littérairement, ce qu'on déclarait pourtant sublime sous ce double rapport, ou bien en alléguant les nécessités de la politesse, et on dit : “ Je n'étais pas libre. ” Mais comme les esprits naïfs aiment à motiver ce qu'ils ne comprennent pas, il en est un bon nombre qui se persuadent volontiers que tout ceci est uniquement la faute de Chateaubriand, que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* a accompli ce tour de force de s'enlever lui-même à plaisir tous ses droits à l'estime publique, en se montrant dans cet ouvrage posthume sous un jour tellement déplorable qu'il n'est plus possible de le prendre au sérieux. C'est cette opinion qu'il s'agit de discuter rapidement.

## V

Nous avons déjà constaté dans un précédent article, en étudiant les *Mémoires d'outre-tombe* sous le rapport littéraire, que les retouches les plus fâcheuses qu'a subies cet ouvrage datent de la vieillesse de l'auteur ; il est encore plus important, quand on veut apprécier avec équité cet ouvrage sous le rapport moral, de ne pas oublier qu'il a été incessamment retouché par l'auteur jusqu'à la fin de sa vie. Or, de même qu'en vieillissant les traits du visage s'accroissent de plus en plus, de même les défauts du caractère deviennent de plus en plus saillants. La part d'orgueil, d'égoïsme, de vanité, de frivolité, que Chateaubriand avait reçue de la nature, s'étale souvent dans ce livre posthume avec d'autant plus de gaucherie que, sous la double influence des années et d'une longue et permanente adulation, cet homme illustre perdait de plus en plus ce tact que possède pourtant le moindre écrivain et qui consiste à déguiser plus ou moins au public ses défauts, alors même qu'on s'y abandonne. Mais, avec un peu d'attention, il n'est pas difficile de reconnaître qu'entre les défauts de Chateaubriand et ceux de ses contemporains, la différence est plutôt dans la forme que dans le fond.

Que n'a-t-on pas dit, par exemple, de son intolérable amour-propre ? Il est souvent, en effet, très-maladroit ; est-il plus intense que celui de la plupart des personnages qui, après avoir joué un rôle public, nous entretiennent de leurs faits et gestes, sans préjudice de l'amour-propre non moins intense d'une foule d'hommes sans valeur, et qui n'ont pas l'ombre d'une excuse pour s'idolâtrer eux-mêmes et se croire digne d'attirer sur eux l'attention d'autrui ? Si l'on voulait comparer toutes les nuances variées de la présomption humaine, telle

qu'on la rencontre aujourd'hui dans une foule de livres, on s'apercevrait peut-être que celle de Chateaubriand est d'autant moins désagréable qu'elle est moins artificieuse. Ne semble-t-il pas en effet que de nos jours les prétentions individuelles aient augmenté en raison directe de la fragilité universelle des situations, des combinaisons, des caractères, des renommées ? Plus nous nous sentons déjoués et contestés, plus nous éprouvons le besoin d'affirmer notre supériorité, voire notre infailibilité. Si rien n'est plus commun que cette maladie, pourquoi se scandaliserait-on de la rencontrer chez un homme qui a été soumis pendant si longtemps à la double *intoxication* de la gloire littéraire et de l'importance politique.

Quelques-uns insistent pour faire remarquer que l'orgueil de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* emprunte un caractère particulièrement désagréable à la forme qu'il revêt, qu'au lieu de se présenter à nous avec une figure gonflée, mais calme et pacifique, il est souvent empreint d'une amertume dédaigneuse et agressive. Chateaubriand, il est vrai, ne se contente pas de se surfaire, il est enclin à déprécier les autres ; mais, outre que c'est là une forme très-ordinaire d'orgueil qu'on retrouverait aisément chez une foule d'hommes qui ne le valent pas ; on peut se demander, en y regardant de près, si cette tendance, à la vérité déplaisante, n'est pas le signe d'un orgueil plus inquiet que confiant, et si Chateaubriand, orgueilleux jusqu'au dédain quand il se compare, ne laisse pas voir quand il se juge une défiance sincère de lui-même, de son talent et de sa renommée, qu'on ne trouve pas chez d'autres hommes plus disposés à accorder à chacun la part de mérite qui lui revient ?

Si donc il n'y avait dans les *Mémoires d'outre-tombe* que les défauts dont nous venons de parler, il suffirait, je crois, de dire à ceux qui ne peuvent pas les supporter : Regardez en vous-même et autour de vous, et dites-nous franchement qui est modeste, qui est enclin à faire abnégation, je ne dis pas de ses intérêts matériels (car sous ce rapport Chateaubriand peut défier toute comparaison), mais de son importance littéraire ou politique qui est enfin uniquement préoccupé de faire de sa vie un emploi utile et sérieux ?

Mais il y a autre chose dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il y a une manie de vieillard qui prête le flanc à des attaques insidieuses, contre lesquelles il importe de prémunir tous les hommes de bonne foi. Soit qu'il s'imaginât que sa supériorité paraîtrait d'autant plus manifeste, qu'elle serait accompagnée d'une déclaration d'indifférence pour la plupart des choses sur lesquelles elle s'était exercée ; soit plutôt, car il faut craindre de prêter à Chateaubriand des calculs qu'il n'a pas faits ; soit plutôt que son orgueil, sous l'influence des années, prit de plus en plus le caractère d'une indifférence dédaigneuse, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* s'est abandonné sans mesure à l'expression de ce sentiment. Nous disons sans mesure, parce qu'ici encore le tort consiste dans la forme bien plus que dans le fond. Qui aurait en effet le droit de s'étonner ou de se scandaliser qu'un vieillard morose, aigri, déçu dans toutes ses espérances politiques, aime à se venger en quelque sorte de son désenchantement en exagérant son indifférence ? Qui pourrait même trouver mauvais que ce vieillard déclare avec sincérité qu'après avoir cru *sincèrement* à la possibilité de concilier la légitimité avec la liberté, et de comprimer plus ou moins les besoins d'égalité engen-

drés par la Révolution, il n'y croit plus aujourd'hui ? Aimera-t-on mieux qu'il se conduisit comme un sycophante, et que, par respect pour les convenances, il affichât effrontément des espérances qu'il n'a plus ? On dit à cela : c'est un calcul de vanité au profit de sa mémoire ; il a craint d'être diminué dans l'avenir si la cause qu'il avait servie était définitivement vaincue : mais il craignait donc qu'elle ne fût vaincue ; et n'est-ce pas d'ailleurs le supposer bien faible d'esprit que de lui prêter l'idée qu'un homme est diminué moralement aux yeux de la postérité, parce qu'il a cru jusqu'à la fin de sa vie au triomphe des idées pour lesquelles il a combattu ?

Mais si ce vieillard introduit imprudemment l'expression de son scepticisme et de son indifférence séniles dans le récit d'un temps où il n'était ni sceptique ni indifférent, où il était au contraire très-ardent à la défense de certains principes politiques et à l'attaque de certains autres, très-vivement intéressé au triomphe des institutions qui lui paraissaient les plus propres à préserver son pays du despotisme ou de l'anarchie ; si en racontant sa vie active, soit sous l'Empire, soit sous la Restauration, au lieu de se peindre tel qu'il était alors, avec ses idées, ses sentiments d'homme mûr, il mêle trop souvent aux couleurs que lui fournissent ses souvenirs ou même à des tableaux portant la date de l'époque qu'ils décrivent, des nuances d'orgueil dédaigneux et indifférent, qui sont du septuagénaire, peut-être même de l'octogénaire dégoûté de tout ; si, en un mot, parce que ce vieillard aime à dire à tout propos : " Je ne m'intéresse plus à rien, " il met un amour-propre dangereux et presque enfantin, en nous racontant une époque où il agissait, écrivait et parlait comme un homme très-passionné, à nous dire de temps en temps : " Je m'intéressais fort peu à tout cela, " il résulte de ce mélange des sentiments du vieillard et de ceux de l'homme mûr un bariolage moral, analogue au bariolage littéraire signalé dans un précédent article ; mais dans ce dernier cas ce bariolage a pour la renommée de l'auteur des conséquences plus graves que dans le précédent ; car ce n'est plus seulement son talent littéraire qu'il compromet, c'est sa bonne foi, c'est sa loyauté, qu'il expose aux attaques de toute une classe de critiques à qui il est dur d'accorder à quelqu'un la distinction de la sincérité, même sur un point ou à un moment de sa vie. Ceux-là recueillent avec soin, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, toutes les phrases portant le caractère que nous venons d'indiquer, et ils s'écrient avec joie : *Habemus reum confitentem !* cet homme-là n'a jamais été qu'un comédien ; ne voyez-vous pas qu'au moment même où il nous parle des combats où il s'est montré le plus ardent, il s'échappe sans cesse à nous dire : *Que me faisais tout cela ?* N'est-ce pas lui qui, en nous racontant sa lutte avec M. de Villèle, nous dit tout net : " Mon défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel ? " Et c'est un homme ainsi constitué qui a eu l'audace de se présenter au public pendant plus de quarante ans comme le champion résolu de la religion, de la monarchie et de la liberté ! Il est bien vrai que dans les phrases sceptiques échappées à sa vieillesse, il a toujours soin de mettre de côté ses sentiments religieux ; mais cette parenthèse n'est qu'un reste de son ancienne comédie qu'il lui coûte d'abandonner tout entière. A vingt-cinq ans il a débuté par le scepticisme universel, entre soixante-dix et quatre-vingts ans il est rentré dans sa vraie nature, sauf les parenthèses hypocrites sur la

religion, par conséquent la période de quarante-cinq ans, qui sépare ces deux périodes extrêmes, représente une longue mystification que Chateaubriand a fait subir au public."

Cette manière de voir a son charme pour certains esprits. Elle a aussi son avantage, en ce qu'elle prête au déploiement de la sagacité dans l'art d'interpréter défavorablement les intentions, d'étudier les déguisements et de deviner les dessous de cartes. Mais il s'agit de savoir si elle a pour elle la vérité et la justice.

Une première chose frappe d'abord tout lecteur impartial et attentif des *Mémoires d'outre-tombe*, c'est que les phrases plus ou moins malencontreuses, dont on abuse contre Chateaubriand, sont incessamment combattues par des phrases dont le sens est tout à fait contraire. Que l'homme qui dit, par exemple, en parlant de ses combats sous la Restauration : " Mon audace me venait de mon indifférence ; comme il m'aurait été parfaitement égal d'échouer, j'allais au succès sans m'embarasser de la chute, " est le même homme qui dira tout à côté : " J'aurais donné avec joie tout mon sang pour rendre la légitimité possible à la France, " et qui nous parlera non-seulement de ses trances, de ses perplexités, de ses scrupules, de ses colères en politique, mais même de ses *rugissements* ; que le même homme qui nous dit : " Mon cœur n'a jamais battu pour les rois, " est celui qui a écrit, en racontant sa visite à Charles X, en Bohême, cette page si émue qui commence ainsi : " O mon vieux roi ! votre sommeil était pénible ! " le même homme enfin qui, recopiant après la mort de Charles X une page de sa polémique sous la Restauration ; nous dit : " Mes yeux se sont remplis de larmes en copiant cette page, et je n'ai plus le courage de continuer ces extraits. O mon roi ! vous que j'avais vu sur la terre étrangère, je vous ai revu sur cette même terre où vous alliez mourir ! Quand je combattais avec tant d'ardeur pour vous arracher à des mains qui commençaient à vous perdre, jugez, par les paroles que je viens de transcrire, si j'étais votre ennemi ou bien le plus tendre et le plus sincère de vos serviteurs ! Hélas ! je vous parle et vous ne m'entendez plus ! "

Cette apostrophe à un roi mort dans l'exil est-elle bien d'un comédien indifférent qui ne songe plus qu'à faire sa cour aux républicains de l'avenir ? N'est-il pas évident qu'ici, du moins, il oublie que cette apostrophe risque de leur paraître ridicule ?

On pourrait multiplier à l'infini ces contradictions qui réduisent à rien les arguments qu'on prétend tirer contre la sincérité de Chateaubriand des affectations d'indifférence auxquelles il s'abandonne dans sa vieillesse, mais l'étude de sa vie offre des arguments plus puissants encore. Il est certain que si le vieillard, ennuyé, dégoûté et sceptique en tout, sauf en religion, où le scepticisme lui était insupportable, si ce vieillard, qui interviert trop souvent dans les *Mémoires d'outre-tombe*, était le vrai et le seul Chateaubriand, il serait tout simplement impossible d'expliquer l'autre, même en se servant de l'explication si commode, qui consiste à dire : Ce fut un comédien.

Il faudrait, en effet, expliquer comment ce sceptique ennuyé et dégoûté de tout a pu s'obstiner, pendant dix ans, sous le premier Empire, à jouer la comédie de l'indépendance, dans un temps où cette comédie ne rapportait que des sifflets bruyants, des traosseries de police et quelques applaudissements secrets. Il faudrait ex-

pliquer comment, une fois mêlé aux affaires publiques, ce comédien, indifférent à tout, ennuyé de tout et doutant de tout, a pu trouver, dans son seul goût pour la comédie, la force d'agir souvent avec une persévérance passionnée et opiniâtre, qui semblait jusqu'ici réservée aux fanatiques les plus ardents ou aux ambitieux les plus caractérisés. Il faudrait enfin expliquer comment cet homme, qui, si on le prenait au mot sur quelques phrases de ses Mémoires, n'a jamais connu de plus grand plaisir que de contempler "le nuage qui passe, la feuille qui tremble ou le brin d'herbe qui s'incline," a été capable, soit comme écrivain, soit comme ambassadeur, soit comme ministre, de travailler quinze heures par jour, de tout écrire, de tout faire, de tout voir par lui-même, et de déployer parfois, dans la poursuite de ses desseins, autant de persévérance et d'habileté que le stratège politique le plus consommé.

Comment expliquer tout cela, si nous le prenons au mot, quand son orgueil se complait à faire parade dans ses Mémoires de ce qu'il appelle son défaut capital: *l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel*. Que cet élément, qu'on pourrait appeler l'élément négatif de son caractère, ait eu sa part d'influence sur ses actions et principalement sur son esprit, on ne saurait le reconnaître, puisque c'est cette disposition intellectuelle et morale, presque malade, qui a donné à ses travaux d'imagination une couleur particulière qu'on retrouve plus ou moins dans tous ses ouvrages; et puisque, enfin, dans sa vieillesse, cette maladie a fini par l'envahir et le dominer, au point de lui faire porter parfois sur sa propre existence un témoignage inexact et dangereux pour lui-même.

Mais est-il vrai que l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel, fussent, comme il le dit, son défaut capital? N'est-ce pas ici le vieillard qui intervient et substitue son image à celle de l'homme tout entier? Ce défaut était peut-être le défaut favori de son imagination, puisque c'est à ce défaut qu'il avait dû le genre d'inspirations d'où sortit *René*; mais son défaut capital c'était l'orgueil, et c'est par orgueil qu'il aime à forcer ce qu'il y avait dans sa nature d'incompatible avec l'action, afin de faire mieux ressortir le phénomène extraordinaire d'une vie active, agitée, aventureuse, échue à un homme créé pour contempler de haut les orages de la vie en les dédaignant. C'est le même sentiment qui lui fait dire ailleurs: "J'ai mis ma main (rien que cela) dans le siècle, mon intelligence au désert." C'est par orgueil que, même lorsqu'il se définit avec plus d'exactitude, il se complait encore à diminuer en lui la part d'énergie et de rectitude morale qui corrige les impulsions égoïstes de son orgueil ou les fluctuations de son scepticisme. Voici, par exemple, une autre phrase des Mémoires où Chateaubriand se peint, suivant nous, avec plus de vérité, tout en se calomniant encore par orgueil: "Mon esprit, dit-il, fait pour ne croire à rien, *pas même à moi*, fait pour dédaigner tout, grands et misères, peuples et rois, a nonobstant été dominé par un instinct de raison qui lui commandait de se soumettre à ce qu'il y a de reconnu beau: religion, justice, humanité, liberté, gloire." Qui parle ici? N'est-il pas évident que c'est un orgueilleux plus encore qu'un sceptique; n'est-il pas évident qu'au lieu de dire ingénument qu'il y a en lui un ressort moral très-vif, qui le pousse instinctivement à combattre tout ce qui abaisse l'homme, et à prendre fait et cause pour tout ce qui le relève, il aime mieux,

dans sa superbe, se présenter ici comme un être en quelque sorte supérieur par nature aux devoirs qu'il s'impose par raison. Ainsi "ce serait pour obéir à un instinct de raison qui lui commandait de se soumettre à ce qu'il y a de reconnu beau," qu'il aurait accompli spontanément les actes courageux, les nobles et rares sacrifices, que nous venons d'énumérer en résumant sa vie; ce serait par soumission à un instinct de raison qu'il aurait écrit tant de pages enflammées par l'exaltation de l'âme; par exemple, cette admirable page du *Mercure* de 1807:

"Il y a des autels, comme celui de l'honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices; le dieu n'est point anéanti parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter: les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom prononcé dans la postérité va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie! Nous ne doutons point que du temps de Sertorius les âmes pusillanimes qui prennent leur bassesse pour de la raison ne trouvaient ridicule qu'un citoyen obscur osât lutter seul contre toute la puissance de Sylla. Heureusement la postérité juge autrement les actions des hommes, et ce n'est pas la lâcheté et le vice qui prononcent en dernier ressort sur le courage et la vertu."

C'est ainsi qu'en vieillissant Chateaubriand s'est souvent laissé duper par son orgueil; il était certainement un homme singulier et difficile à définir, mais au lieu d'aider ingénument ses lecteurs à trouver cette définition, il s'est souvent abandonné avec complaisance à l'idée qu'il était un être unique, incompréhensible et indéfinissable. "Il n'y a jamais eu, dit-il, d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi, de plus ardent et de plus glacé, *androgyme bizarre* pétri des sanges divers de ma mère et de mon père." Cette dernière distinction, Chateaubriand oublie qu'il la partage avec tous les mortels, et qu'à ce compte-là nous sommes tous des *androgynes bizarres*. Il oublie enfin qu'avec cette double prétention d'avoir mis la main à tout en ne s'intéressant à rien et de ne ressembler à personne, il fait la partie belle aux esprits dénigrants et jaloux, et qu'au lieu de l'accepter comme un *androgyme bizarre*, ceux-ci trouveront plus simple de le proclamer un charlatan.

Mais parce qu'un vieillard, dont l'esprit se contracte en quelque sorte sous le poids des années, dont l'humeur s'aigrit, dont le tact s'affaiblit, intervient de temps en temps dans les *Mémoires d'outre-tombe*, les lubies du vieillard suffiront-elles pour enlever à l'homme le bénéfice de toutes les nobles actions de sa vie, suffiront-elles pour que, dans l'ouvrage même où ces lubies apparaissent çà et là, on ne tiennne plus compte des pages innombrables qui les effacent? Parce qu'on sera quelquefois choqué dans les *Mémoires d'outre-tombe*, soit par les gaucheries d'un amour-propre qui ne sait plus s'habiller convenablement pour se faire accepter, soit par des idées frivoles ou des fadeurs plus ou moins prétentieuses, soit par des affectations d'indifférence ou de singularité, faudra-t-il fermer les yeux devant tant de pages qui portent l'empreinte d'une grande âme, d'une âme à la fois honnête, fière et généreuse, aussi capable de sentir vivement tout ce qui est beau dans l'ordre moral, que de détester énergiquement tout ce qui est laid, d'une

âme à qui tous les genres de vertu et tous les malheurs immérités inspirent les accents les plus élevés ou les plus touchants, et qui peut en même temps flétrir tantôt avec une indignation vigoureuse (*mascula bilis*), tantôt avec une ironie âpre et corrosive tous les genres de fourberie, de bassesse, de lâcheté, de cupidité, d'oppression et d'iniquité? Quels quo soient les déguisements dont ses vices ou ses crimes se couvrent, quels que soient les prétextes qu'ils invoquent ou les noms dont ils se parent, partout où Chateaubriand croit les voir, il les poursuit et les attaque sans ménagement.

Il est incontestable que dans cette poursuite, s'il s'est plus d'une fois trompé, il a parfois mal appliqué aux personnes l'indignation sincère qu'il éprouvait contre l'astuce ou l'injustice. Il est certain qu'il s'est montré particulièrement injuste envers un roi dont la mémoire s'éclaire aujourd'hui à la lumière des événements qui ont suivi sa chute et se dégage de toutes les calomnies accumulées sur lui pendant un règne, qui a eu ses fautes, mais qui a du moins donné aux hommes ce rare bonheur dont parle Tacite, *rara temporum felicitas*, de pouvoir " penser ce qu'ils veulent et dire ce qu'ils pensent."

Mais, à moins d'être complètement ignorant de l'état d'exaltation haineuse et dédaigneuse où vivait l'opposition de toutes les nuances à l'époque où Chateaubriand a écrit son portrait de Louis-Philippe, ou encore à moins d'être intéressé à cacher qu'on est soi-même pour quelque chose dans une violence qu'on a d'abord non-seulement imitée, mais excitée, admirée et ensuite remplacée par des sentiments beaucoup plus doux, je ne pense pas qu'on puisse, en conscience, contester la bonne foi de Chateaubriand, non-seulement pour ce cas particulier, mais pour tous ceux où il manifeste une antipathie souvent mal fondée, toujours *sincère* contre les hommes du gouvernement de Juillet.

Il est tellement sincère qu'il n'a pas l'air de soupçonner sérieusement qu'il ait pu se rendre coupable d'injustice, et qu'en terminant ce dernier volume de ses *Mémoires*, qui contient des choses si violentes contre un assez grand nombre de personnes, il écrit tranquillement les lignes que voici :

" Une idée me revient et me trouble, ma conscience n'est pas rassurée sur l'innocence de nos veilles ; je crains mon aveuglement et la complaisance de l'homme pour ses fautes. Ce que j'écris est-il bien selon la justice? La morale et la charité sont-elles rigoureusement observées? Ai-je eu le droit de parler des autres? Que me servirait le repentir si ces *Mémoires* faisaient quelque mal?"

Et il passe à un autre ordre d'idées. C'est là tout ce qu'il accorde à l'hypothèse d'une accusation d'injustice. Ceux qui cherchent partout en lui un charlatan diront peut-être que c'est précisément parce qu'il se sent très-injuste qu'il glisse légèrement sur cette question ; mais, dans ce cas, il serait un charlatan bien stupide, car, puisqu'il en dit assez pour appeler lui-même l'attention du lecteur sur cette idée, l'habileté la plus vulgaire voudrait, ce me semble, qu'il partit de là pour justifier ses rigueurs, vanter son équité et proclamer d'avance que, s'il s'est quelquefois trompé, ses erreurs devront lui être pardonnées, à cause de ses bonnes intentions et de sa sincérité. S'il n'en fait rien, c'est qu'il ne suppose pas qu'on puisse lui reprocher autre chose que des excès

dans la forme et qu'il tient ses accusations pour inattaquables quant au fond.

Il n'y a donc, suivant moi, aucun argument sérieux à tirer des *Mémoires d'outre-tombe* contre la loyauté de Chateaubriand, considéré comme homme politique. Voyons maintenant si sa sincérité d'homme religieux est compromise par cet ouvrage.

## VI

Il semble au premier abord que sur ce point l'attaque n'est pas possible, car autant Chateaubriand se montre enclin à dire et à répéter trop souvent dans ses *Mémoires* qu'il ne croit plus à rien, ne s'intéresse plus à rien en politique, autant il met d'ardeur à se réfugier dans ses croyances religieuses, comme dans le dernier et solide abri qui lui reste contre l'invasion d'un scepticisme désespéré. C'est ce qu'il explique lui-même en répondant à ceux qui lui reprochent de ne rester catholique que par convenance et parti pris : " Non, dit-il, je n'ai point fait une gageure avec moi-même, je suis sincère ; voici ce qui m'est arrivé : de mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détonner complet de toutes les choses que poursuit le monde ; ma conviction religieuse en grandissant a dévoré mes autres convictions, il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi."

Malgré cette déclaration, on n'en a pas moins refusé à Chateaubriand toute sincérité religieuse, on a prétendu prouver son incrédulité par l'expression même de ses croyances et par les désaccords qui, chez lui, pouvaient se rencontrer entre l'homme et le chrétien.

M. Sainte-Beuve a écrit autrefois sur la nature des sentiments religieux de Chateaubriand une belle page qui jure étrangement avec ses idées actuelles sur le même sujet. Citons d'abord cette appréciation d'autrefois : on jugera si, comme le voudrait aujourd'hui le brillant critique, ce n'est là qu'un vain témoignage de politesse, si ce n'est pas au contraire un jugement dont les erreurs mêmes prouvent la parfaite sincérité de celui qui l'a émis. N'est-il pas plaisant d'ailleurs que nous soyons obligé d'argumenter contre M. Sainte-Beuve pour démontrer qu'il n'était pas seulement *poli*, mais qu'il était *sincère* quand il écrivait en 1834 la page que voici :

" Religieusement, il ne tombe plus à l'esprit de personne de chicaner M. de Chateaubriand sur quelques désaccords qui pouvaient faire le triomphe de l'abbé Morellet, de Ginguéné, de Marie-Joseph Chénier. Ces honorables représentants ou héritiers du dix-huitième siècle ne soupçonnaient pas la grande révolution morale qui allait s'opérer dans les esprits des générations naissantes. M. de Chateaubriand en a donné l'éclatant signal. Le premier il s'est retourné contre le dix-huitième siècle et lui a montré le bouclier inattendu, éblouissant de lumière, et dont quelques parties étaient de vrai diamant. Si tout, dans ce brillant assaut, n'était pas également solide, si les preuves qui s'adressaient surtout à des cœurs encore saignants et à des imaginations ébranlées par l'orage ne suffisent plus désormais, l'esprit de cette inspiration se continue encore : c'est à l'œuvre et au nom de M. de Chateaubriand que se rattache le premier anneau de cette renaissance. Et pour ce qui est des contradictions, des luttes, des alternatives entre cet esprit chrétien, une fois ressaisi et le monde avec ses passions, ses doutes et ses combats, qui de nous ne les a éprouvés en son cœur? qui de nous, au lieu de

*prétendre accuser et prendre en défaut la sincérité de celui qui fit René, n'admira, ne respecta* en lui ce mélange de velléités, d'efforts vers ce qu'on a besoin de croire, et de rentraînements vers ce qui est difficile à quitter ? M. de Chateaubriand, qui a eu l'initiative en tant de choses, l'a eue aussi par ses orages intérieurs et par les vicissitudes de doute et de croyances qui sont aujourd'hui le secret de tant de jeunes destinées : "Quand les semences de la religion, dit-il en un endroit de ses *Mémoires*, germèrent la première fois dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le ciel en eut pitié ; il lui rendit ses tièdes rosées, puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices." Voilà en ces deux mots l'histoire religieuse d'une âme qui est le type complet de beaucoup d'âmes venues depuis. Quand M. de Chateaubriand ne confesserait pas cette lutte dans ses *Mémoires*, on en retrouverait l'empreinte continue dans sa vie, et elle y répand une teinte de mélancolie et de mystère qui en achève la poétique beauté."

(*Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1834.)

Ce qu'il y a d'erroné dans cette appréciation consiste, on le voit, non pas à excuser les désaccords, les doutes, les faiblesses qui ont pu se mêler aux sentiments religieux de Chateaubriand, mais à les admirer et à en faire autant de beautés qui ajoutent quelque chose à la beauté générale de cette figure.

Cet excès d'indulgence, loin d'être, comme on pourrait le croire, la conséquence d'un excès de politesse, était au contraire d'autant plus sincère alors chez M. Sainte-Beuve, qu'il représentait parfaitement l'état de son propre esprit. Tous ceux, en effet, qui ont étudié les évolutions très-variées de cette intelligence à la fois si vivace et si mobile, de laquelle on peut dire *mobilitate vigens*, savent qu'en 1834 M. Sainte-Beuve en était à l'enthousiasme des désaccords et des contrastes dans l'ordre moral et dans l'ordre religieux. Plus ces désaccords étaient tranchés, plus ils lui paraissaient poétiques. Ce qui le charmait et l'attirait, c'était de peindre dans la personne d' Amaury, par exemple, et avec des détails parfois singuliers, ce qu'il appelait "l'embarras paralysant d'une nature née pour le bien, qui ne suit plus aboutir ni en vertu franche ni en désordre insouciant et hardi." En ce temps-là le critique est volontiers, comme aujourd'hui, exagéré les désaccords chez M. de Chateaubriand, mais pour les faire valoir, pour les poétiser, pour les admirer. A l'heure où nous sommes, il ne peut plus supporter non-seulement les désaccords, mais même les nuances en matière de religion ou de morale. Pour l'intéresser, il faut être absolument ou un saint, ou l'opposé d'un saint, et voilà pourquoi M. de Chateaubriand, qui n'est ni l'un ni l'autre, lui est devenu antipathique, et voilà pourquoi, après avoir repoussé, en 1834, comme une espèce de crime la seule idée de chercher à prendre en défaut la sincérité de celui qui fit René, il a consacré dans son dernier ouvrage tant de notes plus ou moins malicieuses, dont l'unique but est d'insinuer par induction que Chateaubriand ne croyait à rien.

Voici, par exemple, une de ces inductions dont il fait grand cas, car il la reproduit deux fois avec quelques variantes dans les *Causeries du lundi* et dans son dernier ouvrage sur l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

Celui-ci, après avoir peint les défauts de la Harpe avant sa conversion, ajoute : "Il avait un de ces fonds propres à porter le repentir, il n'a pas manqué sa fin, je le vis mourir chrétien courageux, le goût agrandi par la religion, n'ayant conservé d'orgueil que contre l'impiété." Cette phrase est une révélation pour M. Sainte-Beuve ? Mais, dira-t-on, où est la révélation ? elle est tout entière dans ces mots : *il n'a pas manqué sa fin*. "C'est bien cela, s'écrie M. Sainte-Beuve, c'est ainsi que Chateaubriand aurait dit de l'auteur dramatique il n'a pas manqué son cinquième acte, la vie pour lui est une œuvre d'art, une pièce de théâtre, ô tragédien !" O critique ! répondrons nous, votre induction ici est à peu près de la même force que celle où, pour prouver apparemment que Chateaubriand est un égoïste incomparable, vous l'accusez de mettre la *nature au second plan*, et *lui au premier*, parce que, dans une lettre à un ami, pensant à ses nombreux voyages et comptant, dit-il, sur ses doigts, les fleuves qu'il a traversés, il ajoute : "J'ai été effrayé de la multitude des rivages qui m'ont vu passer." Si ces mots sont encore une révélation, que d'égoïstes à dénoncer à M. Sainte-Beuve depuis l'auteur de la romance : *Suisse qui m'a vu naître*, jusqu'à Chaulieu avec ses deux vers :

*Beaux arbres qui m'avez vu naître,  
Bientôt vous me verrez mourir.*

Cette même lettre dont je viens de parler, qui est très-longue, très-affectueuse, très-aimable, se termine par deux lignes de *post-scriptum* où Chateaubriand dit à son ami : "Avez-vous remis votre article (un article sur le *Genie du Christianisme*), comme vous me l'aviez promis ?" Vite, M. Sainte-Beuve ajoute en note : "Ce *post-scriptum* est la chose importante, celle qui *probablement* a fait écrire la lettre." Presque toutes les notes que M. Sainte-Beuve a eu l'idée malheureuse de coudre à son ouvrage présentent le même caractère, et ce brillant critique veut nous faire croire qu'il est le *juge impartial* de Chateaubriand.

Quand il ne procède point par insinuation malveillante, il émet des jugements d'une sévérité qu'on s'étonne de trouver sous sa plume. Citons-en seulement un exemple qui a trait à la question qui nous occupe : celui de la sincérité de Chateaubriand en matière de religion. On a vu dans un précédent article qu'en 1834 il admirait volontiers comme un beau spectacle Chateaubriand et Béranger *se tendant la main*. Nous aurions mauvaise grâce à lui en faire un crime, appartenant à une génération que ce spectacle ne scandalisait pas. Aujourd'hui encore nous ne nous sentons pas le droit de nous montrer rigoriste au point d'exclure tout témoignage de sympathie entre des personnes qui professent des opinions contraires, soit en politique, soit en religion ; nous reconnaissons toutefois que Chateaubriand a mis quelque faiblesse à se parer trop publiquement des louanges d'un tel adversaire. C'est là du reste encore un genre de faiblesse qui témoigne contre l'excès de présomption qu'on se plaît à lui attribuer ; car elle prenait certainement sa source dans l'idée que les compliments qu'il échangeait avec le chansonnier populaire pourraient étayer sa renommée, et cette idée implique l'excès de la modestie bien plutôt que de la présomption.

Toujours est-il qu'en 1832 Béranger lui écrivit une lettre dans laquelle on lit le passage suivant :

"Où, monsieur, la société subit une transformation :

oui, elle accomplit la grande pensée chrétienne de l'égalité. Cette pensée chrétienne, que vous avez remise en honneur parmi nous, en l'ornant de toutes les richesses du génie, s'empare du monde, élaborée comme elle l'est depuis près d'un demi-siècle. Beaucoup d'hommes des anciens jours la nient parce qu'elle s'est dépoignée d'une partie de ces voiles religieux; mais elle est claire et distincte pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais vu dans le christianisme qu'une grande forme sociale qui à sa naissance a eu besoin de la sanction divine.

En publiant, dans les notes du Congrès de Vérone, cette lettre que M. Sainte-Beuve déclare lui-même très-spirituelle et très-travaillée, Chateaubriand la fit précéder de quelques lignes où il disait: "M. de Béranger me pardonnera d'avoir fait connaître sa lettre aussi spirituelle qu'admirable (sa foi catholique mise à part)." M. Sainte-Beuve remarque avec raison, à ce sujet, qu'un catholique sincère ne pourrait un seul instant admettre ni par conséquent admirer une telle profession de foi, qui ressemble à celle du *Vicaire Savoyard*. Mais ce n'est pas là ce qui est en question. Ce qui est en question, c'est de savoir si un catholique sincère peut, tout en faisant formellement des réserves contre ce qui est en désaccord avec sa foi, admirer une lettre qui contient beaucoup d'autres passages qui n'ont rien de commun avec sa foi, ou qui lui rendent hommage plutôt qu'ils ne la contrarient. Dans cette même lettre, en effet, Béranger dit à Chateaubriand: "Lié plus intimement avec vous, monsieur, je me serais sans doute amendé, et de plus nobles inspirations me seraient venues auprès de votre muse héroïque et pieuse."

Telle est la question à résoudre. Si elle était posée à l'abbé de Saint-Cyran, il est possible qu'il prononcât contre Chateaubriand; mais je doute que lui-même se crût autorisé à le faire, dans les termes qu'emploie M. Sainte-Beuve pour repousser cette parenthèse: "Ma foi catholique mise à part."

"On raconte, dit-il élégamment, qu'en Italie les courtisanes ont le plus souvent dans leur chambre un crucifix, une image de la Vierge ou d'un saint; quand elles veulent faire de certaines choses de leur métier, elles tirent le rideau et mettent ainsi leur foi catholique à part. Puis, quand elles ont fini de ces choses-là, elles relèvent le rideau, l'image dévote reparaît, et la foi catholique avec elle. La parenthèse de M. de Chateaubriand rappelle tout à fait ce rideau qu'on tire à volonté, qui permet tout et n'empêche rien. De même qu'il fraternisait avec Béranger (sa foi catholique à part), Chateaubriand fraternisait avec Carrel (sa foi monarchique à part). Il y gagnait en popularité, et n'y perdait pas en faveur dans son propre parti qui lui passait tout, ne pouvant se passer de son nom. Il y a disette de croyances et de convictions sincères en ce temps-ci, on prend ce qu'on trouve, on fait parade et tapage du peu qu'on a."

Comment M. Sainte-Beuve ne s'est-il pas aperçu, en écrivant cette tirade austère, qu'il allait soulever dans l'esprit de tout lecteur impartial et instruit l'idée d'un désaccord beaucoup plus grand que celui dont il est lui-même choqué, que tout lecteur impartial et instruit, en lisant cette note si étrange, se demanderait nécessairement: "Mais qui donc nous parle ainsi?" Si c'est l'abbé de Saint-Cyran ou le père Bridaine en personne, il n'y a qu'à s'incliner, quoique la sentence soit dure; mais si c'est un écrivain qui a souvent confondu dans

un même enthousiasme, et sans rien mettre à part, non-seulement Chateaubriand, Béranger et Carrel, dont la fraternisation le scandalise si vivement aujourd'hui, mais une foule de noms bien plus incompatibles encore, comment peut-il comparer Chateaubriand à une courtisane, parce qu'il met quelque chose à part dans son admiration pour Béranger? Quand cet écrivain nous dit "qu'on fait de nos jours parade et tapage du peu de croyances et de convictions qu'on a," que veut-il dire? Veut-il dire qu'on n'en a pas assez ou qu'on en a encore trop? Et, dans cette dernière hypothèse, n'est-il pas tout naturel qu'on préfère des croyances, des convictions, des scrupules, même insuffisants, à l'absence totale de croyances, de convictions et de scrupules?

Il y aurait encore bien des choses à dire sur d'autres arguments allégués contre la sincérité de Chateaubriand en matière de religion; mais le temps et l'espace nous manquent, et il faut finir en essayant de résumer les traits principaux de ce caractère.

## VII.

Quiconque veut juger équitablement le caractère d'un homme illustre doit d'abord tenir compte de l'époque où cet homme a vécu, et des circonstances particulières de son existence, car cette double considération peut tout à la fois atténuer ses défauts et donner plus de prix à ses qualités.

Placez Chateaubriand au dix-septième ou au dix-huitième siècle, il devient presque aussi inexplicable comme contemporain de Bossuet que comme contemporain de Voltaire. Placez-le au contraire à l'époque où s'est écoulée sa vie active, c'est-à-dire à la fin d'un siècle et au commencement d'un autre séparé du premier par une grande crise sociale, qui a remis en question tous les droits consacrés, toutes les idées reçues; voyez-le, comme il dit, "se rencontrant entre deux siècles comme au confluent de deux fleuves et nageant dans leurs eaux troubles," vous serez étonné de tout ce qu'il a déployé d'énergie et de rectitude morale pour résister au choc des deux courants contraires et n'en être pas submergé. C'est certainement son caractère qui est ici venu en aide à son esprit. C'est ce caractère fier et généreux, incompatible avec le repos dans l'indifférence, la corruption ou la servitude, qui, renoué par une grande secousse intérieure, a arraché l'esprit de Chateaubriand aux rêveries sceptiques, incohérentes et énervantes de l'Essai sur les révolutions pour le conduire dans sa véritable voie, sur un terrain qui est le seul point de soudure entre le passé et l'avenir, sur le terrain de la religion associée à la liberté. C'est sur cette base solide et fixe que Chateaubriand s'est établi pendant quarante-huit ans. Il a pu varier et il a varié sur d'autres points. Il a été disposé d'abord, dans l'intérêt même de la liberté, à tenter pour la France une nouvelle organisation de l'élément aristocratique, et il a fini par être convaincu que la démocratie seule avait pour elle la force et même le droit. Après avoir servi fidèlement l'antique royauté en espérant qu'elle pourrait reprendre racine dans notre pays, il a cru reconnaître dans sa vieillesse que l'avenir était à la république; mais aristocrate ou démocrate, royaliste ou républicain, ou plutôt résigné à la démocratie et à la république, Chateaubriand n'a jamais cessé un instant de proclamer que le salut du monde présent ou futur consistait pour lui dans l'alliance du catholicisme et de la liberté. Deux classes d'adversaires peu-

vent également soutenir que cette alliance est impossible, Chateaubriand n'a pas fait là-dessus une théorie *ex professo*, mais, comme l'écrivait il y a quelque temps un homme illustre bien connu des lecteurs de ce recueil, "il a fait bien mieux, il en a donné l'exemple. Le plus grand génie littéraire du dix-neuvième siècle a été catholique et libéral, et il a voulu l'être."

Qui l'empêchait, en effet, puisqu'on lui reproche de courtiser trop souvent dans ses Mémoires la république future, qui l'empêchait de faire aussi sa cour aux *révélateurs* du présent et de l'avenir, qui l'obligeait, au risque de leur paraître stupide, de répéter sous toutes les formes et à toutes les pages de son livre posthume, cette phrase du dernier chapitre : "Je ne trouve de solution à l'avenir que dans le christianisme et le christianisme catholique," qui l'obligeait dans ses récits de voyage à raconter sans vergogne les visites qu'il fait aux églises de village rencontrées sur son chemin, comme quoi il s'est agenouillé, il a prié et pleuré aux pieds des autels, et à pousser même l'audace jusqu'à écrire avec une parfaite tranquillité une phrase qui certainement a fait hausser les épaules à son ami Béranger, lequel a pu la lire après sa mort. Il est dans une église d'Allemagne, il pense à sa mère qu'il a perdue depuis plus de quarante ans, et il écrit comme le ferait la plus pieuse et la plus simple des paysannes : "Ma bonne sainte mère, priez pour moi Jésus-Christ : votre fils a besoin d'être racheté plus qu'un autre homme." Si ce vieillard illustre s'expose si résolument à passer parmi les adversaires du catholicisme pour un idiot ou un cafard, c'est qu'apparemment il ne croit ni à leur force ni à leur droit.

Qu'après cela M. Sainte-Beuve tienne à constater que l'auteur du *Génie du Christianisme* a eu des maîtresses, qu'il en enfle la liste, qu'il y fasse figurer toutes les dames de sa connaissance qui ont à ce titre des prétentions peut-être mal fondées, libre à lui ; mais puisqu'il a étudié de si près la vie de Chateaubriand, il doit savoir mieux que personne que cet homme illustre ne s'est jamais chargé de détourner du droit chemin les dames qui ne s'en détournaient pas d'elles-mêmes, qu'il n'a jamais eu, après tout, qu'à se défendre des empressements dont sa célébrité le rendait l'objet de la part des personnes que la célébrité attire invinciblement comme les papillons la lumière, et que s'il a eu doublement tort, comme catholique, de succomber peut-être plus d'une fois aux tentations qui venaient l'assaillir, il est au moins aussi excusable que tant de philosophes courant vainement après les tentations qui les fuient.

Que prouve aussi cette lettre de M. Joubert dont M. Sainte-Beuve a fait récemment tant de bruit ? Un ami de Chateaubriand déclare qu'il va le juger en se plaçant au point de vue d'un adversaire, qu'il veut le *peindre* et l'*estimer en mal à la rigueur* ; il fait alors l'énumération de tous ses défauts, dont la plupart n'ont jamais été contestés, et que Chateaubriand indique lui-même presque aussi complètement que M. Joubert dans un des volumes de ses *Mémoires*, et l'ami conclut en disant que, s'il lui paraît inévitable que l'homme qu'il vient de peindre "*fusse quelques égarés, il ne lui paraît pas possible qu'il commette des fautes graves* ; que si l'amitié lui donne le droit de blâmer son ami, *il ne faut pas accorder ce droit à d'autres hommes qui ne le valent pas*." Il ajoute qu'il y a "dans le fond du cœur de Chateaubriand une sorte de bonté et de

pureté ;" que s'il n'a pas toujours la conscience de sa conduite qui exigerait des réflexions, c'est qu'il y oppose machinalement le sentiment de son *essence qui est fort bonne*. La phrase n'est pas très-éclaire, mais elle est certainement plus favorable que contraire à Chateaubriand. Ce même M. Joubert a écrit sur son illustre ami ces mots : *On adore ce bon garçon*, et bien d'autres passages encore que je pourrais citer qui prouvent que Chateaubriand lui inspirait à la fois beaucoup d'affection et beaucoup d'estime, et parce qu'un jour où il veut, dit-il, le *juger en mal*, il l'aura déclaré capable "d'aimer mieux les erreurs que les vérités dont son livre (*le Génie du Christianisme*) est rempli, parce que ces erreurs sont plus saines, parce qu'il aura dit que Chateaubriand ne se parle point et ne s'écoute guère, qu'il attache plus de prix à l'apparence qu'au fond des choses, qu'il est transparent par nature et bouffonné par système, qu'il a des manies de grand seigneur, qu'il n'est pas assez occupé des autres et pas assez détaché de lui." Voilà M. Sainte-Beuve qui triomphe et proclame que le caractère de l'homme est maintenant *percé à jour* ; comme si, en tenant compte de toutes les circonstances de la carrière de Chateaubriand, en le voyant passer tout à coup, sans aucune transition, d'une vie d'obscurité et de misère à une vie éclatante, célébrée, entourée, adulée, il y avait lieu de s'étonner qu'il eût non-seulement les défauts que nous avons tous plus ou moins, mais qu'il en eût quelques-uns plus marqués qu'il ne le sont chez le commun des mortels.

Qu'importent toutes ces chicanes de détail ? La question n'est pas de savoir si Chateaubriand n'a jamais été coupable d'égoïsme et s'il a toujours conformé strictement ses actions à ses paroles, la question est de savoir s'il peut être justement présenté et analysé comme le *type* d'un égoïste et d'un comédien. Il m'a semblé que toutes les critiques de M. Sainte-Beuve tendaient à cette conclusion, je ne prétends pas qu'il l'ait énoncée aussi formellement que je le fais moi-même, mais tous ceux qui déclarent partager son opinion sur Chateaubriand, l'ont comprise et exprimée ainsi, et l'éminent écrivain n'a pas réclamé ou du moins il n'a réclamé que pour dire qu'il n'était pas responsable des interprétations d'autrui, sans indiquer d'ailleurs en quoi ses opinions avaient été mal interprétées. Je ne crois donc pas avoir exagéré le sens de ses jugements actuels sur l'homme illustre dont il s'agit. Si je me suis imposé le désagrément de combattre sa thèse, c'est que ma conscience me l'a commandé. C'est que je pense au contraire que ce qui distingue le caractère de Chateaubriand en mettant à part des défauts plus excusables peut-être chez lui que chez d'autres, c'est un grand fonds de noblesse, de loyauté, de délicatesse et de générosité, et quant à sa vie publique, je crois qu'il l'a lui-même très-bien résumée, lorsqu'il a dit : "Si je n'ai pas toujours été semblable à moi-même dans les détails qu'on le pardonne à la faiblesse humaine, mais du moins les grandes lignes de ma existence n'ont point fléchi."

LOUIS DE LOMÉNIE.

Les Principaux dogmes de la Religion considérés dans leurs rapports avec l'ordre social.

Lecture prononcée devant l'Union Catholique le 23 nov. 1862, par M. J. A. N. Provencher, Etudiant en Droit.

Un philosophe du dernier siècle a prononcé

cette parole remarquable : " Chose admirable ! dit-il, la religion Chrétienne qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie fait encore notre bonheur dans celle-ci." On peut exprimer cette idée d'une manière plus absolue, et dire que le christianisme logique, ou le catholicisme, est seul capable de procurer notre félicité, même dans cette vie, de même qu'il a, lui seul, les moyens de nous assurer le salut dans l'autre.

Cette proposition reçoit également sa démonstration, soit qu'on l'examine à la lumière d'une saine philosophie, soit que, le flambeau de l'histoire à la main, nous passions en revue tous les peuples dont nous pouvons connaître les principes religieux et politiques.

Les voies de l'erreur sont si nombreuses que des volumes suffiraient à peine, s'il fallait examiner l'une après l'autre, toutes les erreurs qui ont égaré l'esprit des hommes, soit avant, soit après la naissance du christianisme. Cependant j'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt d'examiner quelques uns des dogmes fondamentaux de notre religion, et les rapports directs qu'ils ont avec l'ordre social. En même temps, nous pourrions jeter un coup d'œil sur les figures les plus saillantes des hérésies qui, de temps en temps, sont venues entraver la marche glorieuse de l'Église catholique, guidant le monde vers les hauteurs destinées qui lui sont assignées.

J'aurai atteint le but que je ne me suis proposé, si l'on peut conclure de là, l'utilité qu'il y a de s'occuper de certaines études peut-être un peu négligées parmi nous.

Dieu étant le type de tout ce qui existe, il faut rechercher en Lui, les lois qui régissent tous les êtres ; Il doit être la source et le modèle de tous les rapports qui doivent exister entre toutes les intelligences, créées et incréées. Ceux qui entretiennent des idées erronées quand aux rapports de Dieu avec lui-même et avec les créatures, ne sauraient que tomber dans l'erreur lorsqu'ils envisagent les rapports des créatures entr'elles.

Sur ce sujet là, le catholicisme seul nous a défini d'une manière précise, l'existence de Dieu, sa manière d'être, ses rapports nécessaires et contingents, en même temps qu'il nous a enseigné ce que nous devons à nous-mêmes, à nos semblables et à Dieu.

Toute intelligence étant active, cette activité doit se manifester par la connaissance et l'amour, et ces manifestations ne peuvent exister sans des relations avec d'autres intelligences, relations qui sont l'effet d'une société. Cette société étant nécessaire à Dieu qui est l'Intelligence Suprême, on doit trouver en lui les éléments de toute société, c'est-à-dire, la pluralité et la similitude. Il faut qu'il y ait en lui plusieurs intelligences également nécessaires,

conséquentement également parfaites. En même temps, pour maintenir l'unité de Dieu, que nous enseignent la révélation et la raison, on doit admettre que ces intelligences que nous appelons *Personnes*, également parfaites, distinctes l'une de l'autre, sont néanmoins unies de manière à ne former qu'un seul et même Dieu.

C'est ainsi que l'Église nous définit le dogme de la Trinité, et nous en fait voir la nécessité.

Cette définition est nécessaire pour celle du dogme de l'Incarnation, dont le rapport paraît plus immédiat avec l'existence de l'homme.

Le Sauveur du monde, nous enseigne l'Église, est le fils de Dieu, Dieu lui-même, se faisant homme tout en restant Dieu, unissant les deux natures dans une même personne, de manière à relier l'homme à Dieu, à renouer la société qui avait été brisée par la première faute du premier homme. Par l'existence des deux natures, se trouve maintenue la distinction entre Dieu et l'homme, tandis que l'union de ces deux natures dans la même personne produit l'union entre l'homme et Dieu.

Ici se trouvent encore les éléments de toute société parfaite : pluralité et similitude.

Les définitions du catholicisme sur la nature de l'homme, sa fin et les moyens qu'il a d'y parvenir ne sont pas moins claires ni moins rationnelles que celles qu'il nous donne sur la Divinité.

Il nous enseigne que l'homme, créé à l'image de Dieu, dans un état de bonté relative, ne tarda pas à tomber, par l'effet d'une première faute.

Aucune intelligence humaine ne pourra comprendre toute la grandeur du désordre entré dans le monde par cette funeste désobéissance. La condition de l'homme fut complètement changée dans son corps comme dans son âme. En brisant la société qui l'unissait à Dieu, les liens qui soumettaient toute la nature à ses ordres se trouvèrent pareillement brisés ; sa révolte contre Dieu entraîna la révolte de la nature contre lui-même. Ce roi de l'univers, aux désirs de qui la nature devait gratuitement pourvoir, il est maintenant obligé de gagner son pain quotidien à la sueur de son front. Son intelligence obscurcie ne pouvait plus saisir ces grandes vérités dont elle devait cependant faire sa vie, et même lorsqu'elle parvenait à les connaître, même lorsqu'elle pouvait y puiser la règle de ses devoirs, sa volonté affaiblie n'avait pas la force de les pratiquer. Si l'homme avait alors été abandonné à lui-même, il se serait infailliblement perdu dans le gouffre de l'erreur et des mauvaises passions dont il aurait bientôt descendu tous les degrés. Dieu ne le voulut pas. Par l'Incarnation, l'homme fut de nouveau mis en société avec Dieu ; cette société est la manifestation, l'image de la société existant entre les Personnes Divines, comme elle se manifeste

elle-même dans les diverses sociétés formées entre les créatures.

Ici se présente le plus grand problème que l'intelligence humaine puisse être appelé à résoudre, et de la solution duquel dépend cependant l'existence de la société : concilier dans leurs rapports et dans leur action mutuelle, la Toute-Puissance de Dieu et la liberté de l'homme, maintenir l'existence et l'action de la cause première, de celle qui est, des causes secondes qui existent, c'est-à-dire qui ont reçu l'existence de cette même cause première, sous la puissance de laquelle elles se meuvent, tout en conservant pleinement leur indépendance, jusqu'à pouvoir lutter contre cette cause souveraine, et même remporter la victoire, tandis que cependant la première n'abdique pas sa souveraineté et l'exerce toujours avec le même empire. Il y a là un défi que aucun homme, abandonné à ses propres lumières n'a pu franchir. La raison catholique seule nous a donné une solution satisfaisante, et mettant en rapport sans les mettre en contradiction ni les confondre, la cause première et les causes secondes, elle nous fait même voir que la liberté de l'homme est d'autant plus grande qu'il reste soumis à l'autorité de Dieu, et que cette autorité s'appesantit en proportion des efforts que l'homme fait pour y échapper.

Dieu, Etre parfait de sa nature, ne pouvait mettre dans l'homme le principe du mal ; il ne pouvait non plus créer l'homme parfait, jusqu'à la créature et le créateur seraient égaux. Dieu donna à l'homme un entendement et une volonté imparfaits, c'est-à-dire sujets à l'erreur et au mal. Cette redoutable faculté que l'homme possède de choisir est précisément ce qui constitue son imperfection. Nous tombons souvent dans l'erreur à ce sujet, en confondant le libre arbitre avec la liberté, tandis que ces deux facultés n'existent que l'une aux dépens de l'autre. Le libre arbitre n'est que la faculté de choisir, tandis que la liberté est l'effet combiné de l'entendement et de la volonté, de sorte que tout être doué de ces deux facultés est libre ; et il est plus ou moins libre, suivant que ces facultés sont elles-mêmes plus ou moins parfaites. L'entendement qui se manifeste par la connaissance et la volonté par l'amour, deux effets qui sont eux-mêmes cause de l'action, seraient parfaits s'ils étaient parfaitement libres, c'est-à-dire, suivant la définition qu'on peut donner de la liberté, si aucun obstacle ne s'opposait à leur développement vers leur fin. Or comme cette fin n'est que le vrai et le bien, le libre arbitre qui est pour l'homme la faculté de choisir entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, se trouve être en raison inverse de notre liberté, et par conséquent, si l'homme en était privé, il serait parfaitement libre, il connaîtrait le bien et

le pratiqueraient d'une manière parfaite, par là même ils seraient parfaits. Aussi l'Eglise en éclairant notre entendement par son préceptorat divin, et en fortifiant notre volonté par la grâce qu'elle nous dispense par le canal des sacrements qu'elle a pour mission d'administrer, augmente d'autant notre liberté. Cependant le libre arbitre ne peut s'exercer en dehors de la Toute-Puissance de Dieu quoiqu'elle puisse lui être opposée. Nous sommes placés comme dans un cercle dont le centre et la circonférence seraient représentés par la divinité. La grâce nous attire vers le centre et, notre volonté aidant, nous pouvons l'atteindre et nous plonger dans le sein de Dieu, vers qui doivent graviter toutes les intelligences créées. Cependant nous pouvons nous opposer à cet effort de la grâce, mais alors en fuyant Dieu qui nous offre les dons de sa miséricorde, nous rencontrons Dieu armé de tous les châtimens de sa justice. Nous sommes toujours soumis à la divinité, mais si notre soumission est volontaire, nous conservons notre pleine liberté : si au contraire, nous nous révoltons contre lui, si nous voulons nous faire les esclaves de nos erreurs et de nos mauvaises passions, nous serons pareillement esclaves de Dieu.

Ainsi notre soumission augmente notre liberté, et tous les efforts que nous faisons pour rompre cette dépendance nous crée de nouvelles chaînes. C'est en ce sens que que St. Augustin prononça cette parole : " Tu veux fuir Dieu, dit-il, jette toi dans ses bras."

Ces mystérieuses relations entre Dieu et l'homme se perpétuent encore aujourd'hui sous nos yeux, par la voie de l'Eglise catholique, et si les passions de l'homme n'y mettaient obstacle, elles devaient pareillement avoir leur image dans les sociétés humaines qui, comme les autres sociétés, doivent avoir une économie telle que l'autorité et la liberté concourent à leur propre mutuel. Pour cela le catholicisme avait constitué la société, non sur le droit qui, comme le dit le révérend Père Lacordaire, est la face égoïste des relations, et qui par conséquent, tend à la désunion, mais sur le devoir qu'en est la face généreuse et dévouée, qui est le principe sociable par excellence. Il avait sanctionné l'autorité en disant qu'elle venait de Dieu, et la liberté en disant qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. L'individu dont le catholicisme avait détruit l'antagonisme des facultés, la famille dont il avait sanctifié l'union en l'élevant à la dignité de sacrement, la commune dont le lien était l'unité municipale et le même autel aux pieds duquel tous ses membres allaient s'agenouiller, l'état dont il rendait les guerres civiles et les révolutions impossibles, toutes ces unités et ces diversités s'unissaient harmonieusement, sans que les droits fussent confondus, en conservant l'union et la distinction, à l'image

de l'église qui, elle-même n'est que la ressemblance de cette ineffable société des personnes divines s'unissant dans un amour infini. Puis l'autorité de l'église planait au-dessus de toutes ces sociétés qui se réunissaient en elle par la soumission à une même foi, et par la participation aux mêmes sacrements, suivant le langage si simple et en même temps si juste du catholicisme. Du reste, que le catholicisme soit conforme à l'esprit de société, c'est là une vérité qui a été comprise par tous ceux qui l'ont tant soit peu étudié, même par ses ennemis. J'ai cité tout à l'heure Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau n'est pas moins explicite. "Nos gouvernements modernes, dit-il, doivent inconsciemment au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes." Il n'y a pas jusqu'à Proudhon, cet insulteur public de tout ce qu'il y a de juste et de saint qui n'ait payé son tribut d'hommages au catholicisme : les paroles suivantes sont précieuses à recueillir de la bouche d'un tel personnage : "Oh ! combien le catholicisme, dit-il, s'est montré plus prudent, et comme il vous a surpassés tous, Saint-Simoniens, républicains, universitaires, économistes, dans la connaissance de l'homme et de la société. Le prêtre sait que notre vie n'est qu'un voyage, et que notre perfectionnement ne se peut réaliser ici-bas. L'homme que la religion a formé, content de savoir, de faire et d'obtenir ce qui suffit à sa destinée terrestre, ne peut jamais devenir un embarras pour le gouvernement. Il en serait plutôt le martyr ! O Religion bien aimée faut-il qu'une bourgeoisie qui a tant besoin de toi te méconnaisse !"

De même que les dogmes catholiques sont éminemment conformes à l'esprit de société, de même leur négation entraîne directement la négation de cette même société.

L'Intelligence Suprême, avons-nous dit, doit trouver en elle-même les principes d'une société parfaite. En niant le dogme de la Sainte Trinité, on est forcé d'admettre que Dieu a dû établir des rapports avec les intelligences créées. Ces rapports étant nécessaires, on arrive à la conséquence que l'existence de ces intelligences créées est elle-même nécessaire, et qu'elles sont parfaites, puisque tout être nécessaire est parfait, ce qui n'est rien autre chose que la théorie du Panthéisme, qui est le confluent de toutes les erreurs.

Le dogme de l'Incarnation est le principe de celui de la grâce, et en les niant, on arrive directement à une des conclusions de dilemme : ou l'homme, par l'effet d'une première faute s'est totalement séparé de la société de Dieu, a vu tous ses droits perdus pour toujours, et n'est devenu comptable que la justice divine, sans qu'il puisse jamais par lui-même se relever de son

abaissement, ce qui nous plonge dans le fatalisme, ou d'un autre côté, soit que cette première faute n'ait pas eu lieu, soit qu'elle n'ait pas eu les effets qu'on lui attribue, l'homme est encore présentement en possession de tous les moyens de salut qu'il avait à la création, et de tous les éléments d'une perfectibilité indéfinie. Dans le premier cas, l'homme est sans liberté, sans spontanéité, sans activité propre ; dans le second cas, l'homme étant parfait, ne saurait tomber dans l'erreur, et ne saurait faire le mal.

Ainsi nous voyons que les erreurs sur les principes fondamentaux de notre croyance se réduisent à deux conséquences qui, toutes deux tiennent du Panthéisme : ou l'homme tombé dans le fatalisme, perd son existence propre et n'est qu'une manifestation de la Divinité qui agit par lui, et ne peut être ainsi régi par aucune loi puisque toute loi nécessite l'entendement et la volonté, ou l'homme est parfait, et n'est encore tenu d'obéir à aucune loi, puisque toute idée de loi comporte avec elle l'idée de hiérarchie, de supériorité, de pouvoir, et qu'il ne saurait y avoir ni hiérarchie, ni supériorité, ni pouvoir parmi des êtres également parfaits.

Les seules règles de sa conduite devront être celles qu'il possède dans sa nature, qui sont ses penchants, ses passions, toutes ses volontés.

On voit au premier coup d'œil combien cette proposition est grosse de dangers pour la société.

Il existe au fond du cœur de l'homme, un désir insatiable de bonheur. C'est là un sentiment que les plus beaux raisonnements ne parviennent pas à faire disparaître. L'homme est intimement convaincu qu'il est né pour le bonheur ; il le cherche de toutes ses forces, il en fait le mobile de toutes ses actions. Sans autre régulateur que sa propre raison, cette vocation de l'homme au bonheur est le principe le plus subversif qu'il y ait pour les sociétés, et cependant elle existe. Le catholicisme même a grandement contribué à son développement tout en ne lui assurant son entière réalisation que dans une autre vie. Malheureusement le Panthéisme lui donne le champ libre, sans frein comme sans guide. Cette destinée au bonheur devant à tout prix être satisfaite, si on la sépare de l'idée de l'Infini qui seul peut la remplir, on est obligé de lui accorder toute son expansion dans cette vie, il faut lui sacrifier l'ordre établi, la société, la religion. Chaque individu doit être dans une complète indépendance vis-à-vis des ses semblables comme il l'est vis-à-vis de son Dieu.

Quelques philosophes du dernier siècle ont essayé de concilier cet idéal du bonheur de chaque individu avec l'ordre social, et cela par des moyens purement humains. Les solutions qu'ils ont cru les meilleures, et qu'ils n'ont pas craint

de promulguer, montrent clairement combien la raison est exposée à de grands égarements lorsqu'elle veut s'élever sur ses propres ailes, jusqu'à ces grandes questions qui nous intéressent à un si haut degré, et sur lesquelles la foi seule peut nous empêcher de nous égarer. Les uns n'ont pas craint de nier au pauvre et au malheureux, tout droit au bonheur, puisqu'il ne pourrait exercer ce droit sans troubler les jouissances du riche et du puissant. Ils n'ont donné que le fait pour base de la société. Mais, répondront ces hommes dont ils ont voulu faire des parias, mais si ce fait est injuste, si nous avons autant de droit que nos supérieurs, pourquoi nous en priver? Le droit ne peut-être sacrifié au droit, encore moins aux faits? Et les révolutions ont suivi ces paroles.

D'autres ont pris une autre voie: l'homme est né bon, ont-ils dit, mais il est dégradé, corrompu par la société. Donc, la société, étant contraire à la nature de l'homme doit être détruite. Il n'y a pas de raisonnement plus impie et plus blasphématoire que celui-là. Si la société est essentiellement mauvaise, il faut remonter à la source de la société pour trouver la première cause du mal, au Créateur lui-même, puisqu'il a créé la société avec l'homme. Proud'hon n'a pas reculé devant la dernière conséquence: se posant en face de Dieu comme autrefois satan lui-même: Dieu, dit-il, est la cause du mal, le mal lui-même, et par conséquent tout homme a non seulement le droit, mais c'est un devoir pour lui de détruire en son esprit toute idée de la Divinité et de se soustraire à son empire, de même qu'à celui de la société. Du reste le socialisme, dont il est le soldat le plus avancé, se croit la mission et le courage d'accomplir cette tâche.

Panthéisme et socialisme, voilà les deux conséquences où sont arrivés tous ceux qui n'ont pas appuyé leurs principes sur l'enseignement de l'Eglise Catholique.

On pourrait peut être penser que ce sont là de vaines spéculations, capables tout au plus d'occuper les théologiens et les philosophes; mais que les peuples y sont complètement indifférents. L'histoire détromperait bien vite ceux qui seraient dans cette erreur; elle lui démontrerait que du cabinet du philosophe à la rue, suivant l'expression d'Auguste Nicolas, il n'y a qu'un pas bien vite franchi par les mauvaises passions. Vous ferai-je une peinture du monde antique, de tout ses injustices, de toutes ses corruptions? Complètement absorbé dans l'activité divine, jouet de ces milliers de dieux menteurs et voluptueux, l'homme n'avait d'autre loi que la force. Toutes les individualités étaient absorbées dans les puissances plus élevées. L'enfant, la femme et l'esclave n'avaient d'autre droit que les caprices du maître qui,

lui-même était esclave de l'état, et sans droit vis-à-vis de lui.

La dignité humaine était si avilie qu'elle n'avait pas même la force d'une réaction morale contre l'injustice, et lorsqu'on forçait des milliers de victimes à s'entregorger, pour le plaisir de cette vile populace qui sacrifiait tout pour la table et le cirque, ces victimes se faisaient une gloire d'acclamer leurs tyrans, et mettaient tout leur bonheur à s'attirer les applaudissements qui devaient saluer leur assassinat. Heureusement le catholicisme parut. Il rétablit l'ordre et le droit sur la terre, et l'on vit régner dans le monde cette harmonie que lui seul pouvait établir entre Dieu et l'homme, et entre ce dernier et ses semblables. Depuis sa naissance, cependant, le catholicisme a vu plusieurs fois les hérésies lui disputer son empire. Il se présente ici un fait bien digne de remarque; c'est que tous ceux qui ont levé l'étendard de la révolte contre le catholicisme, ont en même temps et expressément attaqué l'existence de la société civile. Tous ont prêché l'abolition de la propriété, de la famille, de l'autorité. Dans notre siècle de grande tolérance, on s'étonne souvent de ce que l'autorité séculière d'alors imposait des obstacles matériels au développement des hérésies, et allait même jusqu'à punir ceux qui s'en rendaient coupables. Cependant il n'en pouvait être autrement. Lorsque les sociétés encore dans leur enfance étaient presque entièrement appuyées sur la religion, cette dernière ne pouvait être attaquée sans que celles-là en ressentissent fortement le contre-coup; et lorsque surtout ces hérésiarques prêchaient hautement les conséquences sociales de leurs opinions religieuses il était impossible de leur laisser prendre un entier développement, à moins de permettre que le monde se repiongeât dans le chaos du paganisme, d'où le catholicisme venait de le tirer. D'ailleurs la longue existence de ces Etats qui se sont appuyés sur la religion catholique, montre qu'elle est *la voie et la vie* pour les sociétés comme pour les individus.

Le quinzième siècle vit naître une hérésie plus formidable que toutes les autres. Fils de l'orgueil de l'esprit et de la corruption du cœur, le protestantisme renfermait dans son principe toutes les hérésies passées de même que toutes les erreurs à venir. En posant le premier la règle du libre examen, il se plaça par principe en dehors du catholicisme; en soumettant la règle de foi, et, par une conséquence toute naturelle, la règle de conduite, au jugement privé, il se plongea immédiatement dans le panthéisme et le socialisme. Les guerres des paysans en Allemagne qui inaugurèrent son début, sont encore ici une preuve de la logique des peuples. On peut dire la même

chose des guerres civiles de France, de Suisse, d'Angleterre et d'Irlande.

Les effets du protestantisme dans le monde sont très-étendus. Comme le dit un philosophe contemporain, "le protestantisme exerce en dehors des protestants une influence indirecte qui en est comme l'atmosphère, et qui a pénétré nos doctrines, nos lois, nos institutions, nos mœurs. Les sociétés catholiques, quoique foncièrement antipathiques au protestantisme comme culte, s'en sont laissé pénétrer comme principe philosophique, politique et social." Sous cet empire le monde a vu le divorce rétabli dans les lois; les droits de la femme et de l'enfant ont été officiellement foulés au pied. Les droits de la conscience individuelle ont été violés par les entraves iniques qu'on a posées au libre développement du catholicisme, par les spoliations de toutes sortes dont on s'est rendu coupable contre le patrimoine de l'église et des pauvres, par la destruction des couvents et des institutions catholiques. L'intolérance la plus injuste à long temps régné et règne encore dans plusieurs pays séparés du catholicisme. En politique, la force du droit a été remplacée par le droit de la force. Les Etats, les peuples ont été impitoyablement sacrifiés à l'intérêt du plus fort.

Enfin cette grande société catholique qui était destinée à faire disparaître, sinon complètement, du moins en grande partie, la guerre entre les peuples, a été brisée, et aujourd'hui le chef de l'église voit ses états envahis par l'ennemi, il est lui-même journellement insulté à la face de tout l'univers catholique. Bientôt peut-être, à l'exemple de son Divin Maître, il n'aura pas une pierre pour reposer sa tête. Plaise à Dieu que l'avenir ne nous réserve point quelque sanglante démonstration de nos erreurs!

Fondé sur l'égoïsme, le protestantisme a créé le système utilitaire, qui fait abstraction du monde moral et ne regarde l'homme que comme une machine à exploiter au profit du plus fort.

Pénétrez dans ces vastes usines, où la matière subit toutes ces transformations nécessaires à la satisfaction de nos besoins et de nos caprices toujours croissants. Là vous verrez des milliers de personnes, de tout sexe et de tout âge, obligées de sacrifier leur morale et leur santé afin de s'assurer le morceau de pain nécessaire à leur existence.

La noblesse a été abolie par rapport à ses abus. Elle a été remplacée par l'aristocratie de la richesse. Cette dernière a-t-elle pour mobile de ses actions la devise de la noblesse? dit-elle que *richesse oblige*? Ici les faits parlent plus haut que ne pourraient le faire les paroles.

Les sources de la richesse, ses usages et ses abus forment aujourd'hui une grande plaie so-

ciaux, et l'industrie qui fait notre gloire menacé de causer notre ruine. Combien me devez-vous? combien vous dois-je? telle est ma religion, dit Proudhon. Pourrait-on dire qu'il n'y a pas d'analogie entre la religion de Proudhon et celle d'un grand nombre?

Le pauvre, le faible est sacrifié, et souvent il n'a pas même la liberté de mendier. Dans cette position qui le soutiendra? qui le consolera? qui lui donnera la force ou lui imposera le devoir de supporter sa position? sera-ce la religion? mais on a eu soin de l'en priver. Sera-ce l'amour du prochain? Mais ce prochain ne lui a jamais montré que de la haine. Lui dira-t-on que sa révolte bouleversera l'état? mais lui a tout à gagner dans les résolutions.

Les derniers temps ont vu naître un crime nouveau, encore presque complètement inconnu dans les annales des peuples. Il n'y a pas longtemps qu'un suicide mettait en émoi toute une province, maintenant les journaux en sont remplis. Détaché de l'espérance d'une autre vie que la plupart de nos institutions s'efforcent de lui faire oublier, l'homme se dépêche d'épuiser la coupe du bonheur que ce monde peut lui donner, et lorsqu'il arrive à la dernière goutte, après y avoir trouvé souvent, tout le contraire de ce qu'il en espérait, il se hâte de mettre fin à une vie qui ne saurait plus que lui être à charge.

Enivré des succès que les sciences naturelles ont obtenu sur la matière, notre siècle a cru qu'il était capable de tout créer dans toutes les branches, malheureusement il n'a pas réussi dans les sciences politique et sociale. Les révolutions et les coups d'état se succèdent avec une rapidité qui étonne à bon droit, tous ceux qui sont à portée d'en apprécier les causes et d'en prévoir les résultats.

C'est cet état de faiblesse de la société qui donne tant de force aux théories socialistes, et si on veut en connaître la cause, on verra que le socialisme lui-même, prend sa source dans le protestantisme en passant par le rationalisme:

Proudhon et ses adeptes ne sont que la conséquence de Luther et ses compagnons. La cause du mal indique le remède, et nous montre que les sociétés ne pourront recouvrer leur tranquillité qu'en revenant franchement au catholicisme, en se faisant les loyaux champions du droit, de la justice et de la religion. A côté de cette voie il n'y a que la perdition et le néant. Le catholicisme a donné l'existence à la civilisation, lui seul peut la lui conserver.

Ce qu'on peut dire de l'Europe peut en partie s'appliquer à notre pays. La religion veilla sur son berceau, le guida et le soutint dans les passages difficiles qu'il a dû franchir, et aujourd'hui, après trois siècles de luttés de toutes

sorties, si notre nationalité existe, si elle est forte, si elle a droit d'espérer un long et glorieux avenir, c'est à la religion que nous en sommes redevables. Aussi sommes-nous plus intéressés qu'aucune autre nation à la conserver. Si des peuples forts, vigoureux, appuyés sur un long passé ne l'ont rejetée qu'au dépens de leur sécurité, qu'advient-il du Canada encore comparativement si jeune et exposé à une lutte de tous les instants ?

Rien donc ne doit nous être plus cher et plus précieux que les belles institutions qui nous ont été léguées par nos ancêtres, et que nous devons transmettre à l'avenir, après y avoir ajouté les intérêts au temps et de nos travaux. Comme le médecin qui examine attentivement la respiration de son malade, afin d'observer l'effet de ses remèdes, nous devons porter une attention incessante à la marche des idées dans notre pays, compter les progrès du bien et parer à ses pertes. Il y a de ces symptômes dont les résultats funestes ne sont point visibles pour ainsi dire à l'œil nu, et qu'il faut examiner avec les yeux de la religion et du patriotisme. En rapport avec les autres peuples, nous devons craindre de nous laisser séduire par leurs institutions, leurs habitudes, leurs mœurs, qui trop souvent sous le nom de progrès, ne sont bonnes qu'à faire le malheur des individus et des sociétés. A Dieu ne plaise, Messieurs, que je veuille me faire l'ennemi du véritable progrès, mais que le nôtre ne soit toujours que le développement des arts et des sciences sous la sauvegarde de la religion. C'est là le seul moyen de rendre le peuple Canadien fort, riche, grand et heureux.

Du reste, ce n'est pas une idée neuve que j'é mets en ce moment, il y a longtemps qu'elle a été comprise et mise à exécution. Je n'en veux point d'autre preuve que l'*Union Catholique* elle-même, qui réunit dans la première ville de notre pays, la grande majorité de la jeunesse canadienne, et qui a pour but l'alliance de la science et de la religion, pour la plus grande gloire de la patrie.

---

## FEUILLETON :

---

### LES DEUX PIGEONS.

#### AUX PYRÉNÉES.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

DEUXIÈME PARTIE.

VI.

Pierre se logea rue Montmartre, à un quatrième étage. Il avait l'habitude d'escalader les montagnes, et un

sixième ne l'eut pas effrayé. La rue Montmartre, comme le lui avait dit M. Durand, lui convenait tout à fait : elle était à deux pas de la Bourse et du centre des affaires. M. Durant demeurait dans le voisinage. Pierre s'empressa d'aller le trouver. M. Durant, qui arrivait aussi de Bayonne, était sorti. Le lendemain, Pierre fut plus heureux, M. Durant y était ; mais Pierre ne fut point admis sur le champ. Une domestique le fit attendre dans la salle à manger, avec sept à huit personnes qui faisaient antichambre comme lui. Pierre lut et relut un journal qui se trouvait sur la table. Enfin son tour arriva. M. Durand le reconnut aussitôt, et lui fit très-bon accueil.

—Eh bien, mon jeune ami, lui dit-il, me voilà de retour à Paris, et, avec d'autres affaires qui courent après moi, je vais, je crois, en entreprendre une qui sera magnifique ! Il s'agit d'une affaire de charbonnage ; voyez-vous, jusqu'à présent on n'a pas entendu ce genre d'affaires ! Quelle ville que Paris ! On n'y voit maintenant qu'affaires ! Je ne puis vous retenir aujourd'hui ; mais revenez demain, nous causerons."

Pierre vit qu'il était impossible de rester plus longtemps, conçut une grande idée de l'importance de M. Durand, et se promit d'être exact au rendez-vous.

Le lendemain, quand Pierre arriva, M. Durand, entouré de quelques personnes, lisait à haute voix le prospectus de la grande société de charbonnage :

—Entrez, mon cher, entrez, lui dit-il, et écoutez ?

—Capital social : dix millions... Ce sera-t-il assez ?

Et se penchant vers un personnage qu'à sa ressemblance avec M. Durand et à sa mine israélite on pouvait reconnaître pour son frère :

—Dix millions, ajouta-t-il, c'est modeste, quinze ou vingt seraient mieux. Voyons, messieurs, qu'en dites-vous ? Qu'en penses-tu, Isaac ?

Isaac, qui avait fait un très-long séjour à Francfort, y avait pris un accent allemand prononcé, qui se mêlait à l'accent hollandais :

—Très-pien, très-pien, dit-il, le blou te millions qu'il y aura, le blou on bourra vaire d'avaires !...

—Vous entendez, jeune homme, reprit M. Durand, des millions ! des millions ! Isaac voit juste. " Et les petits yeux de M. Durand brillaient d'un feu extraordinaire.

—Ah ! messieurs, vive l'actionnaire ! ajouta-t-il d'un ton qu'il voulut rendre sérieux, mais où perçait une certaine ironie, vive l'actionnaire ! Avec lui rien n'est impossible à des hommes comme nous. Capital social : vingt millions, divisibles en actions de cinq cents francs ! Avant peu nous serons les maîtres du marché !

Et M. Durand continua à lire le prospectus, qui assurait les plus grands avantages à lui et à son frère, co-gérant de l'entreprise.

—Eh bien, mon cher, reprit M. Durand en frappant

sur l'épaule de Pierre, dont il avait remarqué la mine soignée, vous ne faites qu'arriver, n'est-ce pas ? Nous vous caserons là dedans. Voyons, dînez avec moi aujourd'hui sans façon. Nous ferons un tour de Palais-Royal, et nous reviendrons à six heures. Isaac sera des nôtres.

Les amis de M. Durand se retirèrent bientôt, et Pierre sortit avec les deux frères. Ils semblaient connus à la Bourse, car, au moment où ils traversaient la place qui entoure le temple de la hausse et de la baisse, plus d'un sourire accueillit leur passage. Le mot de " pauvre pigeon ! " tomba même des lèvres d'un boursier ; mais Pierre, tout préoccupé des brillantes espérances que M. Durand faisait luire à ses yeux, n'entendit pas ; on reentra pour dîner.

À six heures, Rebecca, la femme de M. Durand, parut dans le salon. M. Durand lui avait dit un mot, et elle fut pleine d'attentions pour Pierre. Noire, sèche, plus âgée que M. Durand, Rebecca avait des doigts qui semblaient organisés pour prendre, et l'on eût dit qu'offrir était pour elle contre nature. Le dîner donné par M. Durand fut cependant assez convenable : il n'y fut question, comme on pense bien, que de charbonnage.

—Le bois a fait son temps, n'est-ce pas, Isaac ? disait l'amphitryon.

—Sans toute, foyez les Anglais, ce bleuble gommerant bar excellence, il ne se juffè qu'avec tou jarpon...

—À la bonne heure, voilà un peuple qui entend le confortable, reprit M. Durand.

—Un peu de ce poulet ? dit madame Durand en s'adressant à Pierre.

—Vous ne refuserez pas un verre de vin de Champagne ? ajouta M. Durand.

Isaac lui-même, que son frère avait regardé d'une certaine manière, offrit, de son côté, *tu porteau* à Pierre, qui crut boire du vin de Portugal.

Les juifs comme M. Durand et son frère Isaac flairent l'or et les billets de banque. Dans la seconde visite que Pierre venait de faire à M. Durand, il avait été au moment de se retirer, et il avait pris son portefeuille pour donner sa carte et son adresse à l'homme d'affaires. Ce portefeuille n'avait qu'un instant frappé les regards du juif, mais ce fut assez pour qu'il remarquât le soin particulier avec lequel Pierre le tenait et l'empressement qu'il avait mis à le replacer dans sa poche. Pour M. Durand, il y avait quelque billet, quelque valeur, dans ce portefeuille ; cela était certain et voilà pourquoi il avait retenu Pierre. " Peut-être, s'était dit M. Durand, a-t-il deux ou trois mille francs dans ce portefeuille ? Les provinciaux sont si méfiants quand ils sont à Paris ! "

Le dîner de M. Durand était encore une spéculation. " Un peu te gagnac ? " dit Isaac quand on fut dans le

salon, tandis que madame Durand offrait du café à Pierre.

—Allons, allons, s'écriait M. Durand, vous êtes arrivé à propos, mon jeune ami, des actions qui rapporteront bientôt vingt-cinq pour cent ! C'est infaillible ! Suivez mon raisonnement : nous savons mener les affaires, Isaac et moi ; eh bien, déjà nous sommes en marché pour accaparer tous les charbons qui approvisionnent Paris ; nous avons écrit à Mons, et, avec *notre* argent, qui va entrer en caisse, celui que nous avons déjà, nous ferons la loi ; quel moment pour les actionnaires ! Il y aura une telle hausse d'actions, qu'elles seront inabornables !

—Vingt, trente, quarante pour cent ! s'écriait Isaac il allait dire *cinquante*, lorsque M. Durand l'arrêta en le regardant ; mais Pierre, ébahi, croyait tout. Neuf comme il était à Paris, ignorant des affaires, que n'aurait-il pas cru ?

Pierre venait de mettre la main dans la poche de son paletot.

—Vous serez, mon cher, notre secrétaire général ; appointements de sept à huit mille francs, pour commencer, n'est-ce pas, Isaac ?

—Au moins.

—Oh ! oh ! dit madame Durand.

Pierre tenait son portefeuille à la main.

—Monsieur, dit-il en s'adressant à l'homme d'affaires, je prendrai une action de cinq cents francs...

Et comme il aperçut un léger froncement de sourcil sur le front du juif :

—Je n'ai que cela sur moi, ajouta-t-il humblement.

—Mon Dieu, mon cher, reprit celui-ci, c'est pour vous obliger que je les prends.

Et, en même temps, il tendit la main.

—Tenez, poursuivit-il en jetant le billet dans une énorme caisse qui se trouvait dans un coin du salon, il ira là en rejoindre bien d'autres.

Et il remit à Pierre un reçu de son argent, en attendant les actions, qui n'étaient pas encore imprimées.

La soirée se termina gaiement.

—Revenez, mon cher ami, revenez bientôt, lui dit M. Durand tandis qu'il le reconduisait.

—Cinq cents franc, c'est *rien peu te juse*, dit Isaac quand Pierre fut parti.

—Isaac, reprit M. Durand, ce n'est pas le dernier billet du jeune homme, et il reviendra.

—Très-*rien*.

—Mais, ajouta Rebecca, c'est assez d'un dîner.

—Sans doute, dit M. Durand.

Pierre retourna bien des fois chez M. Durand, mais sans en apprendre davantage. Il avait été ébloui le jour du dîner ; mais quelques sages réflexions qu'il fit lorsqu'il n'eut plus son billet de cinq cents francs l'empêchèrent de prendre d'autres actions. Malgré les phrases

de M. Durand, l'affaire n'était pas lancée. La grande caisse, qui était dans le coin du salon, lui paraissait toujours très-imposante; pourtant le nombre d'actions nécessaire ne se trouvait pas encore souscrit; M. Durand attendait un homme très-intelligent dans le charbonnage, lequel n'arrivait pas, et Pierre, malgré la rigoureuse économie à laquelle il s'était décidé, commençait à trouver Paris bien coûteux.

Il avait écrit à Manoel le lendemain de son arrivé, au milieu de son plus vif enthousiasme pour la grande ville, sans lui donner toutefois son adresse, et en le priant de lui répondre *bureau restant*, tant il craignait que ses parents ne vinssent le chercher de leur village et ne lui fissent quitter ce Paris où il attendait la fortune! La réponse, qu'il avait reçue immédiatement, lui revenait souvent en mémoire: "Pourquoi ne se contenterait-il pas d'avoir vu Paris et ne viendrait-il pas fléchir Graciosa, qui s'était prononcée à son égard de la manière la plus sévère? Elle s'était servie des mots d'*ingratitude* et de *folie*, ce qui, de sa part, lorsqu'il s'agissait de Pierre, était beaucoup, et, à dater du jour où elle avait appris ce qu'elle appelait sa *suite*, elle avait défendu que son nom fut prononcé devant elle, ne permettant à Manoel de lui écrire, sur ses instantes prières, que cette fois seulement... Manoel lui rendait compte ensuite des premiers moments qui avaient suivi son départ, dont toute la famille avait été *consternée*, et il le suppliait de nouveau de ne pas prolonger son séjour à Paris. Sa lettre était affectueuse et tendre, et, jetée sur la table de Pierre, dans sa petite chambre de la rue Montmartre, elle semblait exhaler les douces brises de la campagne et le parfum du pays natal. Il lui semblait voir, entendre Manoel; il fut forcé d'enfermer cette lettre; mais, de temps en temps, il la regardait, il la relisait. Il écrivit encore à son cousin, mais il ne reçut pas de réponse.

D'ailleurs, quelque tristesse que lui inspirât le silence de Manoel, sa résolution était bien prise: s'il fallait attendre, il attendrait: s'il fallait se priver il ne reculerait pas devant les privations.

Le seul plaisir que Pierre se permit maintenant, était le spectacle. Il l'aimait avec passion, et cela est facile à comprendre. Le spectacle flattait d'abord tout ce qu'il avait de poésie dans l'imagination. Du jour où il était entré à l'Opéra, il avait aimé le théâtre pour ce motif seul; mais, forcé déjà de lutter contre certaines réalités que lui montraient la vie parisienne moins facile qu'il ne l'avait espéré, il aimait mieux faire de plus sobres dîners, et aller plus souvent au théâtre chercher les rêves, l'enthousiasme, les illusions dont il avait besoin.

Cependant il comptait toujours sur un grand succès définitif.

Le lendemain d'une soirée pleine d'émotions passée au spectacle, il alla un matin chez M. Durand, qu'il trouva seul.

En apercevant Pierre, le petit homme d'affaires se leva à peine du bureau où il était assis.

—Bonjour, mon cher, bonjour; vous venez me parler de notre charbonnage, n'est-ce pas? Eh bien, j'étais là à y réfléchir moi-même. C'est une bien grande affaire, elle enrichira ses actionnaires, mais il faut du temps, mou ami, du temps!... Hier, nous avons eu une réunion, et il a été décidé qu'on ferait un nouveau prospectus.

—Vraiment! et je croyais que vous étiez content du premier?

Sans doute, nous en reproduirons une partie; mais mon ami, ce qui nous retarde précisément, c'est que toutes les actions ne sont pas encore souscrites; or en faisant un appel d'actions moins considérable, nous serons bientôt en mesure, monsieur le secrétaire général!

Ce mot allait au cœur de Pierre, qui désirait fort une position régulière pour attendre la fortune.

—Vos bureaux s'ouvriront bientôt? dit-il à M. Durand.

—Eh! sans doute!

—Le local est choisi? Où sera, comme vous dites dans le prospectus, le siège de la société?

—Nous ne ferons pas de folies comme tant d'autres, mon cher, la caisse est déjà ici: ma salle à manger une belle pièce, et ma foi, c'est là que nous commencerons la grande affaire!...

On nous demandera s'il y avait jamais eu rien de sérieux dans les projets de M. Durand: nous répondrons oui et non. Qu'il eût eu sa part de cette fièvre de spéculation qui existait en ce moment à Paris, cela est certain; qu'avec l'esprit de cupidité et de lésine dont il était animé, il espérait et voulût gagner beaucoup d'argent au moins de frais possible, on ne peut en douter; il était donc toujours décidé à faire l'affaire en question au moment où il parlait à Pierre; mais, en même temps, il ne l'était pas moins, en tout cas, à garder, sous un prétexte ou sous un autre, l'argent qu'il avait une fois palpé et à ne rien rendre aux actionnaires.

Pierre en crut à peine ses oreilles quand M. Durand parla d'établir ses bureaux dans une salle à manger! Il y avait plus d'un mois qu'il était à Paris, il avait vu des bureaux de banquier et de négociant, au moins au théâtre, et il ne put retenir une exclamation de surprise qui fit rougir M. Durand. L'affaire à millions était jugée, et Pierre commença à craindre que ses cinq cents francs ne fussent perdus comme sa montre, dont il n'entendait plus parler. Il n'osa pas cependant se plaindre; M. Durand était la seule personne qu'il connaît à Paris; à qui s'adresserait-il, s'il rompait avec lui? Et, en sortant de chez l'homme d'affaires qui l'engagea à revenir bientôt, Pierre, pour la première fois, sentit son profond isolement à Paris.

En effet, il n'y connaissait personne que M. Durand.

Il ne voyait plus maintenant avec les impressions des premiers jours de son arrivée ces passants qui ne le regardaient même pas, cette seule élégante et riche à laquelle il était si indifférent, tous ces visages inconnus qui ne lui souriraient jamais.

Mais pourquoi resterait-il dans cet isolement ? En attendant que l'affaire de M. Durand marchât, si elle devait marcher, ne pourrait-il réussir à former quelques relations nouvelles ? Avant tout, ce qu'il demandait, c'était le succès ; devait-il reculer devant les premiers obstacles, ou plutôt devant les premiers retards ? Il voulait le succès, c'est-à-dire la fortune et toutes les jouissances qu'elle peut donner : cet argent, ce luxe qui, tout d'un coup, il l'apprenait, il le voyait dans les romans comme dans les pièces de théâtre, donnaient le premier rang à ceux qui pouvaient payer et briller ! Jouir et paraître, telles étaient les deux grandes ambitions de Pierre.

Jeté avec son ardente imagination au milieu de ce mouvement d'affaires et de luxe qui est Paris, il se trouvait entraîné sur une pente si nouvelle, qu'il ne pouvait se rendre compte à lui-même de la violence de ses impressions. Sa foi même s'effaçait, sans qu'il s'en aperçût ; il vivait comme d'une vie de théâtre ! Le soir, quand il sortait du spectacle, il rêvait à la pièce qu'il venait de voir, il se croyait lui-même un des personnages, ce jeune homme que la fille d'un riche banquier distinguait et épousait, cet artiste qui devenait millionnaire par la mort opportune d'un oncle d'Amérique, et il revenait chez lui plein d'espoir, oubliant sa montre volée et l'action de cent francs égarée dans les charbons de M. Durand. Déjà il ne priait plus ; un léger signe de croix, peut-être, effleurait encore son front avant qu'il s'endormît parce que, depuis ses plus tendres années, Graciosa avait donné cette impulsion à sa main, et qu'il lui était difficile de l'oublier encore.

Sous l'impression du désir qu'il éprouvait de former des relations utiles, il errait un jour au Tuileries, sur la terrasse des Feuillants, dont l'ombrage épais lui rappelait un peu les bois du pays natal ; c'était un dimanche. Il y avait déjà trois semaines qu'il n'était entré à l'église. L'œil toujours fixé sur le présent, il ne pensait ni au passé qui avait fui, ni à cet avenir qui s'appelle l'éternité. Au bout de la terrasse des Feuillants, il se trouva en face de la rue du Dauphin et de Saint-Roch. L'église était ouverte et de nombreux fidèles en montaient les degrés. Ce spectacle, qu'il n'avait pas encore rencontré ou cherché, fit sur lui, dans cet instant de méditation solitaire, une impression naturelle : il y avait donc à Paris, dans ce monde brillant qui remplissait les jardins publics et les rues, des personnes qui allaient à l'église ! Il entra à Saint-Roch et s'agenouilla quelques pas du chœur, du côté de la chaire. On devait prêcher après la messe.

Puis il porta autour de lui des regards étonnés, comme s'il avait oublié cette maison de la prière qu'autrefois il avait si bien appris à connaître : il aperçut les confessionnaux et rougit à la pensée de l'ingratitude dont il s'était rendu coupable en quittant sa tante et ses parents les plus chers, ce Manoel si doux, si indulgent, meilleur pour lui qu'un frère, dont les dernières paroles étaient restées gravées dans sa mémoire, qui, au moment où Pierre l'abandonnait, lui promettait encore de lui ouvrir les bras s'il était malheureux, s'il ne réussissait point à Paris ; mais c'était là une pensée que Pierre devait repousser : ne pas réussir, pour lui, c'était l'impossible !

La messe commença. Pierre y fut respectueux dans son attitude ; à certains moments, il s'agenouilla, il prit quelquefois, répétant les saintes formules qu'il avait apprises dans son enfance.

À peine la messe était-elle dite que le prédicateur monta en chaire. Il était jeune encore, une assez profonde cicatrice sillonnait son front ; Pierre se trouvait trop loin de la chaire pour bien apercevoir ses traits ; aux premières paroles qu'il prononça, on put reconnaître qu'il était du midi. Or, précisément, dans cette riche paroisse, le ministre de Dieu croyait nécessaire de dire à ceux qui l'entouraient que l'homme n'a pas été créé pour les jouissances de l'orgueil, pour un luxe vain et efféminé, pour ces folles distractions qui s'écoulent si vite ; puis, s'indignant de cette fièvre d'affaires, de cette cupidité qui possédaient tous les esprits. " Les affaires ! s'écriait-il, les affaires ! On n'entend plus que ce mot aujourd'hui !.. Et ces hommes si occupés, qu'ils oublient notre premier but dans cette vie, au milieu de tant d'affaires ; manquent la seule qu'ils auront à traiter à l'heure de la mort !.. " Depuis que le prédicateur avait commencé à parler, Pierre était sous l'influence d'une émotion extraordinaire. Non-seulement tout ce que disait le prêtre s'appliquait à l'état d'esprit où se trouvait le jeune homme, mais les accents de cette voix, qui, pour lui, semblait sortir du tombeau et lui donner un suprême avertissement, le faisaient frissonner et trembler. Il aurait bien voulu cependant se rapprocher de la chaire, voir en face et de près celui dont la voix avait produit sur lui une si vive impression ; mais comment traverser la foule compacte qui remplissait la nef, et les bas-côtés de l'église ? Il y avait des moments où, dans un paroxysme d'émotion, quand l'accent plus clair du prédicateur arrivait plus distinctement à ses oreilles, il était près de s'écrier : " Paul ! Paul ! vous que j'ai vu de mes yeux tomber dans le gouffre, Paul, est-ce bien vous ? " Et puis, il retombait dans le doute, et se rappelait le triste jour où son opiniâtreté avait obtenu de Graciosa la promesse de se rendre à cette excursion funeste où Paul avait péri ! N'était-ce pas une leçon que

Dieu lui envoyait dans la ressemblance extraordinaire de cette voix avec celle de Paul ?

Au milieu de ces impressions si vives, un nouvel incident lui fit oublier le sermon et le prédicateur lui-même : derrière un voile épais, à une dizaine de chaises plus près de la chaire que la sienne, il crut reconnaître des traits qui à Paris, dans cette église où il ne serait jamais attendu à les voir, lui causèrent une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée autrefois : il lui sembla voir Marie-Maria ! Était-ce bien elle ? Rien dans la mise de la jeune fille qu'il avait sous les yeux ne rappelait le pays basque ; mais cela ne pouvait le surprendre. Il aurait bien voulu se rapprocher d'elle ; un rempart de femmes à la mode et de robes bouffantes rendait impossible toute tentative de ce genre. Le sermon finissait en ce moment. Comme Marie-Maria, la jeune fille avait les yeux noirs et les cheveux blonds, il était sûr de l'avoir remarqué dans le court instant qu'il l'avait aperçue ; mais, à la fin du sermon, elle avait tourné la tête vers une femme plus âgée et inconnue qui l'accompagnait, et Pierre n'avait pu revoir ses traits. Dans la foule, il lui fut impossible de la rejoindre ; il n'arriva assez à temps sur les marches de l'église que pour la voir monter en voiture. Elle était enveloppée d'un long châle, et, alors, elle lui parut un peu plus grande que la sœur de Manoel.

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

## UN PEU DE TOUT.

Rien n'est plus humiliant pour un journaliste que de s'entendre dire :

— Vous attaquez dans votre dernier numéro M. X...  
Que vous a donc fait M. X... ?

On aurait le droit de se fâcher de cette question impertinente, si ceux qui vous l'adressent n'étaient pas d'une entière bonne foi.

On est convaincu qu'un journaliste a toujours des raisons personnelles pour critiquer un homme ou une chose.

Allons, expliquons-nous une bonne fois :

Nous sortons le matin, souriant et insouciant, nous voyons la vie en rose... Les hommes sont parfaits et le monde ne laisse plus rien à désirer.

Tout à coup nous nous heurtons contre un ridicule ou bien contre un abus.

Nous lisons un journal pour nous distraire, et cette feuille nous donne des nausées par l'appui immoral qu'elle prête à toutes les petites vanités de l'époque.

Nous voyons un intrigant s'installer à une place qui appartient au talent, un industriel spéculer sur le besoin d'argent des littérateurs.

Ne peut-on faire de la critique sans y être poussé par un intérêt personnel ?

Mais alors il faudrait admettre que nous n'eussions pas de sang dans les veines et que l'indignation des honnêtes gens nous fût inconnue.

Seul l'écrivain qui a le mépris des basses a le respect des grandeurs.

Un pudique restaurateur de la rue Lemercier, aux Batignolles, a trouvé une singulière périphrase pour désigner le... (je cherche aussi un moi)... enfin, les souffles de nonne.

*Zéphyr* monastiques.

\* \* \*

L'économie—il y a des gens qui prononcent *avarice*—est une des vertus les moins théologiques, et, malgré cela, la plus pratiquée par les hauts barons de la bourgeoisie.

Les noms se pressent sous ma plume : j'en prends un au hasard, celui de M. B\*\*, directeur d'une *Revue* qui va dans plusieurs mondes. Son économie est poussée aussi loin que possible ; et ce qu'on raconte d'un... économe fumeux, qui mettait des lunettes vertes à son cheval pour lui faire croire qu'il mangeait du foin lorsqu'il lui donnait de la paille,—cela n'est rien auprès de... l'économie de M. B\*\*.

Aussi M. Charles Baudelaire, qui le connaît bien, quoiqu'il n'ait été imprimé qu'une fois dans sa *Revue*, disait en parlant de lui :

— Quand B\*\* sera en enfer, il dira au diable chargé de le rôtir : " Ne mettez pas tant de fagots, mon ami, je brûlerai aussi bien à petit feu ! "

\* \* \*

Les gens de lettres dînent, ou ne demandent pas mieux que de dîner.

Les artistes ne font que se réfecter.

La Nature ne paraît pas avoir fait, pour ceux qui tiennent le pinceau, le burin, ou l'ébauchoir, plus qu'un besoin de ce plaisir capital qui, comme mine à le répéter Charles Monclot, dans son affectation " prend l'homme au berceau pour ne le quitter qu'à la tombe. "

C'est pourquoi le dîner mensuel de la *Société des aquafortistes* (une société âgée de trois mois) a été fondé au prix de 5 francs, cinq francs, hôtel de la Grande-Bretagne, rue Caumartin.

Là, pour cinq francs,

On se déricle,

On se déride,

On se déouvre,

On se débriide,

On se dérate,

On se débrouille,

On se déhauche,

On se dénoue,

On se débrouille,

On se déblatère,

On se déboutonne,

On se débauche,

M. Hippolyte Babou, fourvoyé dans ce carême-prenant, en est sorti comme fou en s'écriant :

— Ce n'est pas le dîner des aquafortistes, c'est le dîner des forts-aquatiques !...

\* \* \*

— Un journal de New-York raconte qu'à la bataille de Fair-Faxs on a vu des gamins courir sur le champ de bataille, au moment où les boulets s'entre-croisaient et au plus chaud de l'action. C'étaient des vendeurs de journaux qui offraient les nouvelles les plus fraîches aux soldats confédérés et fédéraux. Ajoutons qu'ils ont trouvé des acheteurs.

# TABLE DES MATIERES.

- ABONNEMENTS**: Conditions, etc., p. 2, 24, 48, 72, 96.
- ADRESSE** des Evêques du monde catholique à N. S. le Pape, p. 313.
- CERCLE LITTÉRAIRE**, séances, p. 51.—Aperçu de l'état du C. L. par le Pré-ident, J. R., p. 439.
- COMPTE-RENDUS** de soirées littéraires, religieuses, de fêtes, distributions de prix, etc., p. 75, 93, 148, 195, 270, 293, 300, 316.
- COURRIER** de Montréal, par H. F., p. 3, 27, 75, 100, 195, 273 (de Québec).
- CHRONIQUE** de la Quinzaine: pages 25, 49, 73, 97, 121, 145, 169, 193, 217, 242, 266, 289, 338, 361, 385, 410, 433, 457, 481, 505, 529, 553.
- CHRONIQUE Musicale**: Québec, pages 60, 105, 152, 175, 247, 534—Montréal: pages 5, 32, 81, 123, 150, 198, 245, 302, 369, 413, 487.
- CONTES**: Le Père Mathurin, Paul Stevens, p. 226.—Autre conte, du même, p. 304.—Les trois diables, Paul Stevens, p. 393.
- ESQUISSES Morales**: Les bals d'enfants, par G. de Cadoudal, p. 18.—Une pièce de cent sous, J. Laganne, p. 86.—De l'indiscrétion, p. 63.—La Dévote, J. Janin, p. 84.—Les Romances, par L. Veillot, p. 111.—Les amis et l'amitié, A. Karr, p. 128.—La journée d'un Médecin, p. 283.—Les Vacances finissent, p. 372.
- ETUDES** et **courrier littéraires**: pages 7, 29, 55, 80, 101, 126, 153, 177, 200, 224, 248, 295, 318, 369, 387, 415, 441, 462, 507, 509, 515, 530.
- ESSAIS**, Lectures, Discours: Historique du Cercle Littéraire, par M. A. Genand, rédacteur de l'*Ordre*, p. 52.—Rapport sur les discussions du journalisme par le Cercle Littéraire, Joseph Royal, p. 53.—Analyse d'une discussion au Cercle Littéraire, B. Brousseau, p. 148.—Les premiers martyrs de Montréal, P. Stevens, p. 156.—Le Cercle Littéraire, discours, par M. A. Belle, avocat, p. 173.—Essai analytique—“Les Légendes Canadiennes, par M. l'abbé Casgrain,”—par J. Royal, p. 228.—L'Eglise de Beauport, près Québec, par J. Royal, p. 280.—Importance de la déclamation et de son étude, par M. Chs. A. Pariseault, avocat, 344.—Union Catholique: Les principaux dogmes de la religion, considérés dans leurs rapports avec l'ordre social, lecture par J. A. N. Provancher, étudiant en droit, p. 565.
- FEUILLETON**: La mort de Dupnytren, par Nadar, p. 8.—Cécile, par H. Violeau, p. 12.—Jacques-Cartier, p. 41.—La fille du Serrurier, Anna Ediane, p. 112.—Le vase du Japon, p. 204.—Le soir d'un jour de marche, extrait des *Misérables* de V. Hugo, p. 254.—Frédéric, ou le jeune batelier, A. Beecher-Stowe, p. 306.—Un projet d'avenir, Anna Ediane, p. 351.—Reminiscences d'un vieux touriste, p. 474.—Les deux Pigeons, F. de Granet, p. 495.
- HISTOIRE**, Politique et Droit: Le gouvernement russe et le clergé polonais, p. 34.—La bataille de Castelfidardo, extrait du *Zouave Pontifical*, p. 56.—Le P. Lacordaire, par M. de Montalembert, p. 106.—De l'Unité de l'Eglise Chrétienne, Guizot, p. 132.—Récit Historique: Les quatre habitants de la Pointe St. Charles, par Paul Stevens, p. 180.—Lettres inédites de J. M. et de F. de Lammenais, p. 186.—Catherine Primot, épisode de 1652, Paul Stevens, p. 202.—Jean de Lauzon, 1661, Paul Stevens, p. 278.—Principes d'économie politique, E. Keller, p. 322.—Les finances de la France et de l'Angleterre, p. 340.—L'Eglise romaine et le concordat autrichien, p. 340.—Histoire et Droit romains, Coquille, p. 491.
- LA LÉGENDE** d'une cloche, par P. L., p. 77.
- LA pêche** à la ligne, A. Karr, p. 339.
- MUSIQUE**: La Huronne, M. C. Lavigneur, de Québec, p. 22.—Valse, par M. H. Dielman, p. 46.—Dors mon enfant, romance, p. 70.—Emma, P. O. Pelletier, p. 94.—O salutaris! Gustave Smith, p. 118.—Scherzo, P. O. Pelletier, p. 166.—Verset ou Elevation, pour orgue, A. Miné, p. 190.—Cantique, Elevation, pour deux voix égales, Emm. Blain, p. 262.—Le Voltigeur Canadien, A. Vogel, p. 286.—L'Exilé, romance, Delle. E. Blain, p. 310.—L'Insomnie, A. Nadaud, p. 334.—Tanum Ergo, à 4 voix, Oct. Pelletier, p. 358.—Le Bien, romance, L. Amat, 382.—Versets, préludes brefs, pour orgue ou harmonium, A. Miné, p. 406.—Marguerite fermez les yeux, mélodie, A. de St. Priest, p. 430.—Je me voyais au milieu de ma course, cantique harmonisé par E. Gagnon, de Québec, p. 454.—L'Hirondelle perdue, F. Masini, p. 478.—Ecce Panis, M. Jung, p. 502.—Petit Bonhomme vit encore, A. Nadaud, p. 526.—Ça Bergers assemblons-nous, cantique harmonisé par E. Gagnon, p. 550.
- POÉSIE**: A cinq ans, A. Vignon, p. 36.—Chanson: Les gens de cages, par A. Marsais, p. 110.—Le Merrimac et le Monitor, A. Marsais, p. 182.—Les enfants au berceau, A. Regnaud, p. 234.—Dialogue entre la France et l'Angleterre, A. Marsais, 253.—Croire, mais pas en nous, p. 380.—Aux ouvriers, J. C., p. 490.
- QUESTION** de l'instruction publique, ou les petits collèges, par J. Royal, p. 436 et 483.
- QU'EST-CE** qu'un Musicien? pages 61, 101, 176, 220, 275, 342, 397, 459.
- RÉBUS**, Variétés, Charades et Enigmes: pages 24, 48, 72, 96, 120, 144, 168, 192, 216, 240, 264, 284, 336, 360, 384, 408, 456, 504, 528.
- TÉMOIGNAGE** d'estime: Lettre de M. L. Veillot, au rédacteur de l'*Echo*, p. 148.
- UN peu** de tout: mots d'esprits, calembourgs, choses humoristiques, pages 19, 44, 68, 92, 116, 136, 164, 188, 216, 235, 284, 309, 329, 332, 356, 381, 405, 427, 452, 477, 500, 524, 547, 575.